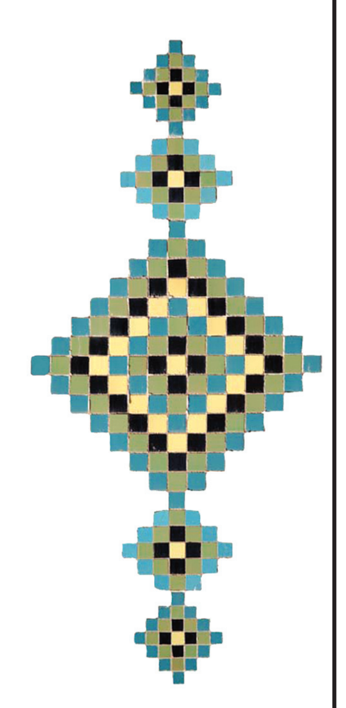


LA REVUE DE
TEHRAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 144, Novembre 2017, 12e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
Les énergies renouvelables en Iran: potentiel et opportunités
www.teheran.ir



Recto de la couverture:
Complexe éolien de Manjil

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

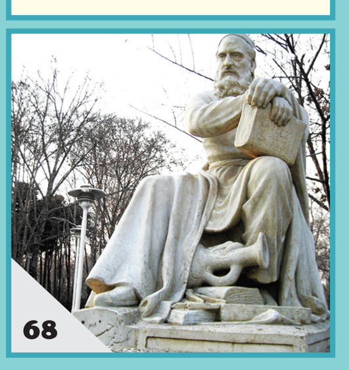


Sommaire









CAHIER DU MOIS

PATRIMOINE

CULTURE

CULTURE

LECTURE

Les énergies renouvelables en Iran Projets, enjeux et potentiels

Afsâneh Pourmazâheri



▲ *Panneaux solaires sur les toits de maisons en torchis, village de Gizvân, Zandjân.*

Bénéficiant de la quatrième plus grande réserve de pétrole et de la deuxième plus grande réserve, (en termes d'offre) de gaz naturel dans le monde, l'Iran est assurément un géant mondial dans le domaine des hydrocarbures. Néanmoins, les décideurs iraniens montrent un intérêt toujours grandissant pour les sources d'énergies renouvelables, et ce en vue d'améliorer la sécurité énergétique, de réduire la dépendance interne aux hydrocarbures, et de répondre à la croissance prévue de la demande en électricité. La réalisation de ces objectifs est souhaitable et surtout réaliste, car le pays possède une topographie avantageuse pour ce qui concerne l'exploitation de ce type d'énergies.

L'Iran bénéficie d'une population jeune et éduquée, et le pays est désormais ouvert au fait de bénéficier de l'assistance nécessaire en matière de technologies renouvelables et de financements de projets. Le potentiel du champ des énergies renouvelables de l'Iran n'est d'ailleurs pas passé inaperçu. Dès 2014, les entreprises allemandes, sud-coréennes, danoises et indiennes ont commencé à examiner de près l'industrie iranienne comme une opportunité d'investissement à long terme. Les responsables iraniens ont répondu avec enthousiasme à cet intérêt, en réduisant les démarches bureaucratiques dans le secteur, en rationalisant le processus d'octroi de licences, et en proposant des options compétitives aux développeurs d'infrastructures et aux fournisseurs d'équipements en matière d'énergie renouvelable. Par exemple, l'Organisation des Energies Renouvelables d'Iran (SUNA) a modélisé sa nouvelle politique de rachat à partir de l'équivalent allemand; a garanti des achats d'électricité par le gouvernement pendant 20 ans et a introduit une réduction d'impôt de 15% pour

les entreprises qui utilisent des composants domestiques. La Société iranienne de production, de transport, de distribution et de gestion d'électricité (Tavanir) estime maintenant que les énergies renouvelables représenteront environ 10% des besoins de production d'électricité de l'Iran d'ici cinq ans. Le sixième plan de développement de l'Iran prévoit que sa capacité en énergies renouvelables augmentera de 5000 MW d'ici 2018. Jusqu'à récemment, les sanctions économiques auraient rendu très difficile la réalisation d'un objectif aussi ambitieux. Cependant, en raison de l'élimination des restrictions majeures sur les financements nationaux et étrangers, les objectifs d'investissement de 10 milliards de dollars d'ici à 2018 et de 60 milliards de dollars d'ici 2025 semblent maintenant réalisables.

Pour répondre à cette demande croissante de production d'électricité via le canal des énergies renouvelables, l'Iran a dévoilé ses plans de poursuite du développement des sources d'énergie renouvelable non conventionnelle (NCRE). Ce développement du NCRE comprend l'augmentation de la capacité solaire et éolienne du pays de manière parallèle, pour ainsi les intégrer dans son réseau électrique et encourager le développement de l'énergie renouvelable des sources plus conventionnelles comme le nucléaire et la géothermie. Malgré certains défis, il y a de bonnes raisons de croire que les entreprises iraniennes, de concert avec des partenaires étrangers, réaliseront la quasi-totalité des projets prévus en 2018. Le gouvernement iranien a déjà signé une série d'accords avec des partenaires étrangers pour faciliter, dans le courant de l'année 2018, le développement de nouvelles infrastructures et installations de fabrication d'équipements.

La production énergétique iranienne est dominée par les hydrocarbures. Le gaz naturel et les dérivés du pétrole tels que l'essence et le mazout alimentent les centrales thermiques traditionnelles qui satisfont environ 98% de la demande énergétique totale de l'Iran. Les deux pourcents restants proviennent d'une

> Les responsables iraniens ont répondu avec enthousiasme à cet intérêt, en réduisant les démarches bureaucratiques dans le secteur, en rationalisant le processus d'octroi de licences, et en proposant des options compétitives aux développeurs d'infrastructures et aux fournisseurs d'équipements en matière d'énergie renouvelable. Par exemple, l'Organisation des Energies Renouvelables d'Iran (SUNA) a modélisé sa nouvelle politique de rachat à partir de l'équivalent allemand; a garanti des achats d'électricité par le gouvernement pendant 20 ans et a introduit une réduction d'impôt de 15% pour les entreprises qui utilisent des composants domestiques.



▲ *Logo de l'Organisation des Energies Renouvelables d'Iran (SUNA)*



▲ *Réunion avec l'ambassadeur du Danemark, des représentants de Sabanirou, et des députés au sein de SUNA, 2014.*

combinaison d'hydroélectricité, de nucléaire, de biocarburants et d'autres sources renouvelables. La dépendance excessive à l'égard des sources d'énergie fossile est un problème pour un certain nombre de raisons. La richesse des hydrocarbures de l'Iran a conduit le gouvernement à subventionner de manière considérable les carburants pour la consommation d'énergie individuelle. En outre, l'Iran dépense 30 milliards de dollars par an pour alimenter les infrastructures de ses centrales thermiques, tandis que la demande d'électricité augmente d'environ 6,5% par an. Cela atteste que l'Iran ne pourra pas soutenir raisonnablement l'utilisation des hydrocarbures pour produire de l'électricité à l'échelle nationale. Le pays obtiendrait ainsi des avantages majeurs en optant pour une logique énergétique plus diversifiée.

Pour répondre à cette demande croissante de production d'électricité via le canal des énergies renouvelables, l'Iran a dévoilé ses plans de poursuite du développement des sources d'énergie renouvelable non conventionnelle (NCRE). Ce développement du NCRE comprend l'augmentation de la capacité solaire et éolienne du pays de manière parallèle, pour ainsi les intégrer dans son réseau électrique et encourager le développement de l'énergie renouvelable des sources plus conventionnelles comme le nucléaire et la géothermie.

L'énergie hydroélectrique est apparue comme une alternative renouvelable en Iran dans les années 1950. L'Iran, contrairement à la plupart des pays du Moyen-Orient, abrite un vaste réseau de rivières qui a permis au pays d'étendre rapidement ses infrastructures hydroélectriques jusqu'au début des années 2000. Cependant, les récentes sécheresses généralisées ont considérablement réduit la capacité hydroélectrique du pays. Après avoir contribué à 14% de l'approvisionnement en énergie de base de l'Iran, les sources hydroélectriques ont été réduites à moins de 5%, alors que le niveau des rivières continue de baisser. En conséquence, le directeur adjoint de Tavanir a récemment déclaré que la quasi-totalité des 50 centrales hydroélectriques iraniennes avaient cessé leur production ou avaient vu leur capacité de production diminuer.

L'Iran est bien placé pour étendre rapidement son secteur de l'énergie éolienne. Avec un potentiel installé de 100 000 MW, l'énergie éolienne de l'Iran pourrait rivaliser avec celle de pays comme la France et la Grande-Bretagne. Sans surprise, le gouvernement iranien a donné la priorité à l'énergie éolienne par rapport aux autres sources d'énergie renouvelable (en raison, nous l'avons

noté, de la topographie du pays et des capacités existantes et des capacités de production futures). Une augmentation de la capacité énergétique de 5000 MW attribuable aux nouvelles énergies renouvelables est prévue d'ici 2018. Environ 4500 MW de cette capacité devraient provenir de parcs éoliens d'utilité publique dans l'ensemble du pays. En raison de son emplacement stratégique le long de plusieurs grands corridors éoliens naturels, y compris les courants de l'Atlantique, de la Méditerranée et de l'océan Indien, l'Iran bénéficie de vents forts du côté du nord-ouest et du nord-est du pays. La consistance relative de ces courants de vent permet un accès durable à l'énergie éolienne, ce qui réduit considérablement le besoin d'engager des générateurs thermiques de pointe pour la production d'électricité quotidienne. Le pays gère déjà 15 parcs éoliens, et la grande majorité des composants utilisés pour développer ces fermes ont été produits localement. En raison de l'impact des sanctions occidentales, le pays a fait usage de son abondant capital humain pour développer des capacités technologiques dans la production de turbines, générateurs et onduleurs, et a même envisagé d'exporter ces équipements vers l'Azerbaïdjan et l'Inde.

Le sixième plan de développement de l'Iran prévoyait également l'installation de 500 MW de nouvelles capacités solaires d'ici 2018. Le climat du pays est diversifié, et bon nombre de ses régions sont arides. Comme les régions sud, nord-ouest et sud-est reçoivent environ 300 jours de soleil par an, elles sont particulièrement adaptées à ce type d'énergie. Le gouvernement iranien a donné la priorité à la région centrale en raison de son climat et de sa proximité avec le réseau électrique national. Une série d'accords avec l'Allemagne visant à ajouter environ 550 MW d'énergie solaire au réseau électrique auraient été signés en août 2014 et sont actuellement en cours de développement.

> L'Iran, contrairement à la plupart des pays du Moyen-Orient, abrite un vaste réseau de rivières qui a permis au pays d'étendre rapidement ses infrastructures hydroélectriques jusqu'au début des années 2000. Cependant, les récentes sécheresses généralisées ont considérablement réduit la capacité hydroélectrique du pays. Après avoir contribué à 14% de l'approvisionnement en énergie de base de l'Iran, les sources hydroélectriques ont été réduites à moins de 5%, alors que le niveau des rivières continue de baisser.

Alors que les politiques iraniennes en matière d'énergie éolienne sont plus sérieuses à court terme, les plans de capacité solaire sont ambitieux sur le long terme. Par exemple, le promoteur énergétique iranien *Sunir* et la société



▲ *Réunion d'une délégation allemande et omanaise au sein de SUNA.*

espagnole *Bester* ont récemment dévoilé des projets visant à accroître considérablement le potentiel solaire de l'Iran d'ici 2020. Une capacité solaire additionnelle de 1 000 MW a été proposée par un consortium d'entreprises iraniennes, indiennes et sud-coréennes dans le cadre de la création d'un «parc énergétique» de 10 000 MW dans le sud-ouest du Khouzestân, province iranienne riche en pétrole. La forte implication des partenaires étrangers dans les projets solaires est d'ordre pratique et économique. Le manque d'accès aux technologies solaires clés telles que les onduleurs pour le contrôle de la tension et les semi-conducteurs de pointe appropriés a présenté des défis logistiques pour les entreprises iraniennes. Avec la levée récente des sanctions, les entreprises locales ont maintenant un meilleur accès à un éventail plus large de technologies solaires de plus en plus sophistiquées et à un financement pour les acheter et les développer. Les avantages immédiats seront leur installation rapide et, à long terme, le pays bénéficiera probablement de la capacité de produire une part importante de son énergie solaire au niveau national.

Des investissements dans les infrastructures des sources plus conventionnelles d'énergies renouvelables sont également en cours. L'Iran a maintenu un programme d'énergie nucléaire remontant aux années 1970. Sa centrale nucléaire de Boushehr est toujours active dans le sud-est du pays, près du golfe Persique. Cependant, plusieurs régions du pays sont sujettes à l'activité sismique et, par conséquent, l'énergie nucléaire n'a pas une gamme d'applications géographique aussi étendue que l'énergie solaire et l'énergie éolienne. L'Iran a également commencé le développement de la première centrale géothermique du Moyen-Orient. Cette station «pilote» dans la province d'Ardébil, au nord-ouest de l'Iran, devrait avoir une capacité installée de 50 MW. En raison de son emplacement dans le nord de l'Iran, où les infrastructures sont sous-développées et la demande d'électricité dépasse l'offre, l'impact de l'usine devrait être immédiat. Alors que le développement de l'énergie géothermique en Iran est comparativement inachevé, son potentiel s'avère très important. Le développement de l'énergie géothermique dans le pays est possible dans 14 régions distinctes, couvrant presque l'ensemble du territoire.

La stratégie de diversification énergétique de l'Iran a déjà commencé à porter ses fruits. Il a attiré des centaines de millions de dollars en investissements



▲ *Eolienne du parc Oun ibn Ali, Tabriz*



▲ *Barrage Karoun 3, province du Khouzestân*

dans les infrastructures de l'énergie renouvelable et semble être prêt à attirer des milliards de plus. Le pays s'est fermement engagé à diversifier son bouquet énergétique et à moderniser ses infrastructures, et a montré sa volonté de collaborer avec un large éventail de partenaires étrangers. L'Iran, comme d'autres marchés frontaliers riches en ressources, attirera certainement d'énormes investissements étrangers, et encore davantage si la suppression des sanctions continue de faciliter l'accès aux marchés du pays. Si l'Iran s'avère capable de canaliser les investissements dans des infrastructures clés, les avantages pour l'économie vont croître de manière exponentielle. En raison de son statut d'impulseur de la stratégie de croissance économique du pays, le gouvernement maintient un soutien politique au développement des énergies et infrastructures renouvelables, qui constituent une partie cruciale de son programme économique. ■

Bibliographie:

-Adibfar, Akbar, *Wind Energy in Iran: Feed in Tariffs, Wind Energy Potential*, Berlin, Allemagne, 2015.
https://www.german-energy-solutions.de/GES/Redaktion/DE/Publikationen/Praesentationen/2015/2015-10-01-iv-iran-05-mapna.pdf?__blob=publicationFile&v=7

-Amigh, Majid, *Energi-e naft va soukht-hâye fossili* (L'énergie pétrolière et le combustible fossile), Ehlah, Téhéran, 2004.

-Asghari, Râheleh, *Energy-hâye tajdidpazir* (Les énergies renouvelables), Organisation de recherche et de programmation scolaire. http://geography-dept.talif.sch.ir/index.

-Farazmand, Nâhid, *Ayandeh-ye energy-hâye tajdidpazir* (Le futur des énergies renouvelables), Organisation mondiale des politiques de l'énergie renouvelable, 2014.

-Sâdeghzâdeh, Mohallad, *Naghsh-e bakhsh-hâye khosousi va dolati dar mabhas-e energy-e tajdidpazir* (Le rôle des secteurs publics et privés dans le domaine de l'énergie renouvelable), Organisation des énergies renouvelables, Téhéran, Iran, 2015.

-Senqupta, R., «CO2 emission-income relationship: policy approach for climate control Pacific and Asian», *Journal of Energy*, No. 7, 1996, pp. 207-229.

Un nouveau contrat irano-britannique pour le développement des énergies renouvelables

Babak Ershadi



▲*Les panneaux solaires de la centrale d'Elâhiyeh (Mashhad) sont équipés d'un système motorisé qui augmente leur productivité en les faisant tourner constamment vers le soleil.*

La société britannique Quercus prévoit une coopération avec le ministère iranien de l'Energie pour la construction en Iran d'une centrale solaire photovoltaïque d'une capacité de 600 mégawatts dans le cadre d'un contrat dont la valeur s'élèverait à 500 millions d'euros.

Les dirigeants de la société britannique d'investissement Quercus et le ministère iranien de l'Energie ont conclu, le 20 septembre 2017, un contrat qui prévoit la construction de l'une des plus grandes fermes solaires du monde en Iran. De son côté, la partie britannique a souligné l'enthousiasme des investisseurs européens pour coopérer avec l'Iran dans le domaine des énergies renouvelables, en dépit du renouvellement des tensions diplomatiques de la part des Etats-Unis au sujet des accords de 2015 entre la République islamique d'Iran et les grandes puissances sur le nucléaire iranien.

Quercus est une société d'investissement verte basée à Londres. Les hauts responsables de Quercus

10



▲ *Cérémonie de la signature de l'accord entre le ministère iranien de l'Energie et la société d'investissement britannique Quercus à Londres, le 20 septembre 2017.*

qui ont signé ce contrat à Londres en présence des représentants du ministère iranien des Affaires étrangères et de l'ambassadeur d'Iran en Grande-Bretagne, ont déclaré qu'ils étaient parvenus à un accord avec le ministère iranien de l'Energie sur les plans d'une centrale solaire photovoltaïque de 600 mégawatts dans le centre de l'Iran, projet qui rivaliserait avec les plus grands projets solaires construits jusqu'à présent en Chine, en Inde et aux États-Unis.

Diego Biasi, directeur général de Quercus, a déclaré que l'accord de 500 millions d'euros indiquait que l'Iran était «ouvert aux entreprises étrangères» et représentait une «grande opportunité» pour les investisseurs actifs en matière d'énergie renouvelable.[1]

L'Iran s'est fixé comme cible d'installer 5 gigawatts de capacité d'énergie renouvelable –équivalent à environ cinq réacteurs nucléaires – d'ici 2020 dans le cadre de ses efforts visant à répondre à la demande croissante en électricité tout en réduisant la pollution



▲ *Hamid Baïdinejâd, ambassadeur d'Iran en Grande-Bretagne (à la tribune), Rezâ Shaybâni, membre du Conseil d'administration de Quercus (centre), et Diego Biasi, directeur général de Quercus.*



▲ *Ferme solaire de Hamadân.*

atmosphérique et les émissions de carbone.

L'Iran s'est fixé comme cible d'installer 5 gigawatts de capacité d'énergie renouvelable –équivalent à environ cinq réacteurs nucléaires – d'ici 2020 dans le cadre de ses efforts visant à répondre à la demande croissante en électricité tout en réduisant la pollution atmosphérique et les émissions de carbone.

Le climat ensoleillé du pays le rend particulièrement adapté à la production de l'énergie solaire photovoltaïque.

Hamid Baïdinejâd, ambassadeur d'Iran en Grande-Bretagne, a déclaré que l'accord avec la société britannique d'investissement Quercus appuierait l'objectif de Téhéran de devenir un «centre majeur d'énergie solaire au service de la région et au-delà».[2]

Ces dernières années, la baisse considérable du coût des panneaux solaires et des éoliennes a fait de l'énergie renouvelable une option plus attrayante dans les pays du Moyen-Orient, de l'Afrique et de l'Asie, contribuant à accélérer le passage à l'échelle mondiale de l'usage de l'énergie fossile aux énergies nouvelles.

L'investissement de Quercus a été bien accueilli par Lord Lamont, envoyé commercial du gouvernement britannique en Iran, qui a déclaré qu'il «insistait plus que jamais sur l'importance du développement des relations commerciales entre Londres et Téhéran».[3]

Un jour avant la conclusion de ce contrat, le président des États-Unis, Donald Trump, avait déclaré devant l'Assemblée générale des Nations unies

à New-York que l'accord sur le nucléaire iranien conclu entre Téhéran et les grandes puissances - dont les Etats-Unis - était l'un des pires accords que les États-Unis avaient jamais conclu. Le but de l'administration Trump est de saper les accords historiques de 2015.

Malgré les risques diplomatiques dus aux prises de position hostile des Etats-Unis de Donald Trump, le directeur général de Quercus, Diego Biasi, a déclaré que sa société d'investissement avait été inondée par des demandes d'investisseurs privés et publics de Grande-Bretagne et de plusieurs autres pays européens souhaitant coopérer avec les secteurs économiques et industriels de l'Iran après la levée partielle des sanctions qui avaient été imposées injustement à Téhéran en raison de son programme nucléaire pacifique. «Depuis la levée des sanctions internationales, l'Iran a fait des progrès rapides dans la création d'un environnement commercial réglementaire et positif pour attirer l'attention des entreprises internationales», a-t-il déclaré.[4]

Le projet iranien de la société d'investissement Quercus mettra la Grande-Bretagne à l'avant-garde du développement de l'industrie iranienne des énergies renouvelables, et il est possible que les investisseurs britanniques s'intéressent également à d'autres secteurs en Iran.

Pour la société d'investissement Quercus, le projet de la construction d'une usine solaire photovoltaïque sera le premier projet de ce genre à l'extérieur du continent européen. Jusqu'à présent, Quercus a investi plus de 500 millions d'euros dans environ 40 projets d'énergie renouvelables depuis sa création en 2010,



▲ *Photo souvenir des techniciens pendant les travaux d'installation des panneaux solaires de la centrale de Hamadân.*

13



▲Les panneaux solaires de la centrale d'Elâhiyeh (Mashhad) sont équipés d'un système motorisé qui augmente leur productivité en les faisant tourner constamment vers le soleil.

dont beaucoup en Grande-Bretagne et en Italie. Selon les termes du contrat,

L'Iran possède des avantages naturels et climatiques propices au développement des investissements rentables dans le domaine de la production de l'énergie solaire photovoltaïque. Il suffit de rappeler qu'avec une grande superficie de plus de 1 600 000 kilomètres carrés, l'ensemble du territoire iranien bénéficie en moyenne entre 280 et 300 jours ensoleillés par an (sur au moins 90% du territoire).

Quercus sera responsable de la construction et de l'exploitation de cette centrale solaire iranienne dont les travaux dureront trois ans.

L'Iran possède des avantages naturels et climatiques propices au développement des investissements rentables dans le domaine de la production de l'énergie solaire photovoltaïque. Il suffit de rappeler qu'avec une grande superficie de plus de 1 600 000 kilomètres carrés, l'ensemble du territoire iranien bénéficie en moyenne entre 280 et 300 jours ensoleillés par an (sur au moins 90% du territoire), ce qui signifie entre 1800 et 2200 kilowattheures d'énergie par mètre carré.

Le nombre des fermes photovoltaïques du pays a augmenté ces dernières années, en raison de l'importance que l'Etat accorde au développement des énergies

renouvelables.

- La centrale de Shirâz, fondée en 2008, est une centrale solaire thermodynamique. Elle est la première ferme solaire d'Iran.

- La centrale solaire photovoltaïque d'Elahiyeh (Mashhad) a été construite en trois phases de 2011 à 2014.

- La centrale solaire photovoltaïque de Malard (province de Téhéran) a été fondée en 2014.

Avec l'accélération des projets d'électricité solaire en 2016, plusieurs nouvelles centrales solaires photovoltaïques ont été inaugurées en Iran:

- La centrale solaire photovoltaïque d'Arak (province Markazi), fondée en 2016, a été la première du pays, produisant plus d'un mégawatt d'électricité.

- La même année, deux centrales solaires (Amir Kabir et golfe Persique) ont été construites dans la province de Hamadân, chacune d'une capacité de sept mégawatts.

- En 2017, trois autres fermes solaires photovoltaïques ont été construites, l'une à Ispahan (10 mégawatts) et deux autres à Makrân dans la province de Kermân (chacune de 10 mégawatts).

Pour réaliser ces projets, le gouvernement iranien a décidé d'accorder davantage de budget au développement de la production des énergies renouvelables. En 2014, le gouvernement a accordé un budget de 50 millions d'euros aux projets d'énergie photovoltaïque. Ce chiffre s'élevait à 10 millions d'euros l'année précédente.

Le gouvernement a aussi décidé d'encourager le secteur privé à participer à ce type de projets en accordant des subventions aux investissements destinés à l'énergie solaire photovoltaïque. Dans ce cadre, il est prévu que plus d'un million de panneaux solaires soient installés sur le toit des bâtiments publics.

Pour réaliser ces projets, le gouvernement iranien a décidé d'accorder davantage de budget au développement de la production des énergies renouvelables. En 2014, le gouvernement a accordé un budget de 50 millions d'euros aux projets d'énergie photovoltaïque. Ce chiffre s'élevait à 10 millions d'euros l'année précédente.

On peut espérer un développement accru des grandes centrales solaires photovoltaïques en Iran dans un proche avenir. Outre leurs avantages économiques, environnementaux et écologiques, les énergies renouvelables peuvent attirer aussi les investissements étrangers, comme en témoigne le contrat conclu entre le ministère iranien de l'Energie et la société britannique Quercus. ■

---

1. Andrew Ward, *UK's Quercus plans €500m solar power farm in Iran*, in: *Financial Times*, 20 septembre 2017, *https://www.ft.com/content/2a6c5e14-9dde-11e7-8cd4-932067fbf946*
2. *La construction d'une centrale solaire photovoltaïque en Iran est un signe du discrédit de Trump auprès des Européens*, IRNA, 20 septembre 2017, *http://www.irna.ir/fa/News/82671539*
3. Andrew Ward, *op. cit.*
4. *Ibid.*



▲ *Complexe éolien de Manjil*

L'énergie éolienne et son développement en Iran

Khadidjeh Nâderi Beni

A la suite du Protocole de Kyoto adopté en 1997, les pays membres se sont engagés à réduire de façon croissante les gaz à effet de serre pour enfin mener une lutte globale contre le réchauffement climatique. Ces pays développent de plus en plus le recours aux énergies renouvelables. En utilisant ces sources d'énergie gratuites et durables, on peut empêcher l'épuisement des énergies fossiles, réduire la production des gaz polluants et enfin, limiter les problèmes liés au changement climatique.

Selon les définitions courantes, l'énergie éolienne est produite par des masses d'air en mouvement autour du globe terrestre. Le terme «éolien» provient du nom d'un personnage mythique grec nommé Éole, connu comme étant le maître des vents. L'histoire de l'utilisation de cette source d'énergie remonte à 3000 ans av. J.-C. où l'on utilisait les premiers bateaux à voile. Vers 200 ans av. J.-C., on voit l'invention par les Iraniens des moulins à vent. Au XIIe siècle, cette technique est introduite en Europe et dès le XIVe siècle, de célèbres moulins hollandais et britanniques voient le jour. Ces moulins sont alors souvent utilisés pour fabriquer de l'huile et de la farine. Cette énergie renouvelable est transformée afin de produire des énergies mécaniques et électriques et de ce fait, elle a plusieurs utilisations dont les plus importantes sont: 1) faire marcher un véhicule (char à voile); 2) pompage de l'eau; 3) faire tourner la roue d'un moulin; 4) fabriquer du courant électrique (continu ou alternatif).

L'énergie éolienne est considérée comme une énergie propre: elle ne produit pas de gaz à effet de serre. De nombreux pays dont l'Iran cherchent à produire et développer de nouvelles capacités mécaniques et électriques et dans ce sens, l'énergie



▲ *Les plus anciens moulins à vent au village de Nashtifân situé à Khâf, province du Khorâssân*

éolienne pourrait être l'une des ressources naturelles les plus importantes. Cette énergie est également considérée comme la plus économique du fait de ses avantages suivants: 1) elle est décarbonée en phase d'exploitation; 2) la région où les éoliennes sont déployées reste souvent exploitable pour les activités industrielles et agricoles; 3) l'ensemble de l'installation peut être démonté facilement; 4) les éoliennes offshore (installées en mer) sont considérées comme un important potentiel; 5) selon leurs tailles, les éoliennes peuvent répondre à des besoins de masse aussi bien que limité. Néanmoins, étant donné que le vent ne souffle pas toujours avec la même intensité, l'énergie éolienne est une énergie variable. Pour sélectionner des zones afin d'implanter un parc éolien, il faut tout d'abord tenir compte de la rentabilité. Selon les experts, toute zone destinée à cet objectif doit être capable à produire de l'énergie à 80% du temps.

Toutefois, cette source d'énergie pose certains problèmes dont des nuisances visuelles et sonores qui touchent directement l'environnement. Il est souvent reproché aux éoliennes de modifier le paysage naturel, de gêner le passage des oiseaux migrateurs, de perturber la pêche en mer et de déplacer l'équilibre de la faune et de la flore.

Historique de l'exploitation de l'énergie éolienne dans l'Iran d'hier et d'aujourd'hui.

D'un point de vue géographique, l'Iran se trouve entre les masses d'air froides et sèches d'Asie qui entraînent des vents forts et permanents, en particulier dans la partie est du pays. Ces vents ont depuis longtemps été considérés comme une source d'énergie, comme le reflètent les constructions traditionnelles iraniennes. L'exploitation de l'énergie éolienne dans la Perse antique est figurée dans les

Bâdgirs et les moulins à vent historiques qui, étant restaurés et reconstruits, subsistent encore de nos jours.

Bâdgir est un mot persan signifiant "capteur de vent" ou "tour de vent". Il s'agit d'un élément traditionnel de l'architecture perse utilisé depuis des siècles pour créer une ventilation naturelle dans les habitations. En fait, le Bâdgir a été inventé et utilisé depuis longtemps pour rendre supportable la chaleur estivale des régions désertiques de l'Iran et plus particulièrement les villes de Kâshân et Yazd qui en abritent un grand nombre. Du fait de son efficacité, le Bâdgir a été un élément architectural typique des provinces chaudes du centre de l'Iran dont Yazd, Kermân, Fârs et Ispahan.



▲ *Parc éolien de Binâloud, Neyshâbour, province du Khorâssân. Photo par Mohsen Esmâilzâdeh*

Un autre exemple de l'exploitation de l'énergie éolienne dans la Perse antique est celui des moulins à vent millénaires. Le village de Nashtifân, situé à Khâf dans la province du Khorâssân, abrite les plus anciens moulins à vent qui font partie de l'héritage culturel du pays. Ces moulins sont évidemment présents dans les régions où le vent souffle majoritairement dans la même direction. A l'est du pays et plus particulièrement dans les provinces du Sistân et du Khorâssân, le vent du Sistân (connu comme le Vent des Cent-vingt jours) souffle jour et nuit, surtout durant les mois chauds. La puissance de ce vent a conduit les habitants de ces régions à inventer et développer des moulins à vent traditionnels. La construction de ces moulins est très simple: les ailes sont faites de bois et avec un vent fort, elles se mettent à tourner rapidement sur un axe vertical capable de mouvoir une meule en pierre qui moud des grains.

En tant que membre permanent du Conseil Mondial de l'Energie éolienne (Global Wind Energy Council), l'Iran a commencé à réellement développer l'exploitation de cette source d'énergie selon des techniques modernes à partir de 2006. Selon les statistiques officielles de l'Agence internationale des énergies renouvelables en 2014, le taux de production d'énergie éolienne en Iran s'élève à près de 400 GWH, qui représentent 0,13% de la production d'électricité du pays. D'après ces statistiques, 376 GWH correspondent au taux de production d'énergie éolienne en 2013, Le pays arrive ainsi à la quatrième place parmi les pays de la région Afrique

18



▲ *La ferme éolienne de Kahak, Tâkestân, province de Qazvin*

et Moyen-Orient, et occupe le 30e rang mondial. Selon les données récentes de l'Agence en 2017, l'Iran abrite onze parcs éoliens avec une puissance installée de 118 MW. Parmi ces complexes, nous allons présenter trois parcs éoliens les plus importants du pays.

-Le complexe éolien de Manjil: Manjil est un district situé à proximité de Roudbâr, dans la province de Guilân, au nord du pays. Il est plutôt connu comme le centre des turbines éoliennes (*shahr-e tourbin-hâye bâdi*). La région de Manjil est souvent balayée par des vents forts qui soufflent durant les deux tiers de l'année. Le complexe éolien de Manjil est un ensemble de plusieurs parcs éoliens qui ont été construits de 1991 à aujourd'hui. Ce projet de 100,8 MW a été construit grâce à l'aide technique du Danemark. Les turbines implantées dans cette région sont composées de trois pales de 17 à 23 mètres de longueur; l'épaisseur des rotors étant de 35 à 47 mètres.

-Le parc éolien de Binâloud: fondé en l'an 2000 dans une région limitrophe de Neyshâbour dans la province du Khorâssân. Ce parc éolien abrite 43 éoliennes pour une puissance de 28,2 MW. Le projet s'étale sur une superficie de 700 hectares et le promoteur, l'Organisation des énergies renouvelables d'Iran[1], a actuellement un programme visant à augmenter le nombre des éoliennes à 93.

-La ferme éolienne de Kahak: cette ferme a été fondée en 2014 sur les terres publiques de Kahak, à 5 km de Tâkestân, dans la province de Qazvin. Ce projet de 20 MW abrite les turbines éoliennes les plus grandes et donc les plus puissantes du pays. Le promoteur du projet, le Groupe MAPNA[2], tente d'élargir cette ferme, avec pour objectif de fournir la consommation électrique de la région du Takestân. ■

---

1. Sâzmân-e enerji-hâye tadjdid pazir-e irân (SATBA).
2. Modiriat-e projeh-hâye nirougâhi-e irân: Gestion des projets des Centrales d'Iran.

Sources:

- Sâbetghadam, Morteza, «Energie et écodéveloppement en Iran», publié in: *Helio international,* 2005.
- «Historique de la diffusion des éoliennes, recherche faite par le Groupe d'information sur les éoliennes» (La Roche-en-Ardenne), publiée en 2011, consultable sur: www.leseoliens.be
- www.satba.gov.ir
- www.mapnagroup.com



▲ *Barrage de Kâroun 4*

Perspectives sur les sources d'énergies alternatives en Iran

Shahâb Vahdati

Depuis que l'homme existe, il a utilisé des ressources naturelles telles que l'eau, le vent, le sol, puis le charbon, le pétrole et le gaz comme sources d'énergie. Au cours des cent dernières années, ces ressources ont principalement été utilisées pour la production d'énergie électrique, qui est l'un des produits les plus universels et les plus consommés de nos jours.

La situation géographique de l'Iran, dans une région riche en hydrocarbures, offre à ce pays une position-clé en termes de sécurité énergétique. Pendant des siècles, les énergies solaire, éolienne et hydraulique ont été utilisées aux côtés des énergies fossiles produites à partir du bois ou du charbon. Puis, proportionnellement au développement et au progrès technique d'un pays, d'autres ressources fossiles comme le gaz et le pétrole ont été extraites en quantités importantes, entraînant parfois des dégâts irréversibles pour l'environnement. L'accumulation de ces conséquences, menaçant la santé et le bien-être humains, exige un examen de la politique énergétique dans le monde en général et en Iran en particulier. Une des solutions retenues dans le cadre de cet examen consiste au remplacement des énergies fossiles par des ressources renouvelables, telles que celles durablement utilisées par l'homme avant le gaz et le pétrole: l'énergie éolienne, l'énergie solaire, l'énergie hydraulique, etc.

En 2012, la capacité totale des producteurs d'électricité en Iran s'élevait à 65217,2 MW, grâce à l'exploitation de 25 centrales à vapeur, 61 centrales à gaz, 14 centrales à cycle combiné, 40 centrales diesel, 48 centrales hydroélectriques (grandes, moyennes, petites et miniatures); 168 éoliennes, six unités photovoltaïques, deux centrales à biogaz et 55 centrales thermiques, appartenant au ministère de l'Énergie ou à certaines grandes entreprises industrielles du secteur privé.

Il est évident que la principale ressource d'électricité produite en Iran est issue des carburants fossiles. Cela a entraîné de graves conséquences environnementales dans de nombreuses régions du pays.

Les centrales hydroélectriques dites gravitaires

L'eau est une importante source d'énergie écologiquement «propre». À l'heure actuelle, il est possible de produire de l'électricité à partir de l'énergie du flux de la rivière (énergie hydroélectrique) et de celle des mouvements de l'eau créés par les marées (usines marémotrices). Les usines hydroélectriques et marémotrices iraniennes sont en bon état, certaines nécessitant cependant des rénovations pour de meilleures performances. Les centrales hydroélectriques ont une durée de vie plus longue, une efficacité accrue et des coûts de construction plus faibles par rapport aux autres types de centrales électriques.

En Iran, l'hydroélectricité au fil de l'eau constitue la quasi-totalité des centrales hydroélectriques utilisées. En outre, l'eau de leurs réservoirs formés par des barrages approvisionne terrains agricoles, industries et services communaux. Il convient de noter certains défauts de ces centrales hydroélectriques, et particulièrement les dégâts environnementaux, causés par la construction des barrages: inondation permanente des terres situées derrière les barrages et déplacement forcé de la

En Iran, l'hydroélectricité au fil de l'eau constitue la quasi-totalité des centrales hydroélectriques utilisées. En outre, l'eau de leurs réservoirs formés par des barrages approvisionne terrains agricoles, industries et services communaux. Il convient de noter certains défauts de ces centrales hydroélectriques, et particulièrement les dégâts environnementaux, causés par la construction des barrages: inondation permanente des terres situées derrière les barrages et déplacement forcé de la population de ces terres.



▲ *Produire de l'électricité à partir de l'énergie hydroélectrique, barrage de Kâroun 4*



▲ *Parc d’éoliennes dans la province de Qazvin*

population de ces terres. Le coût élevé et les dommages environnementaux importants typiques de la construction des grandes centrales hydroélectriques sont l'un des facteurs qui limitent le développement de ce secteur énergétique, en particulier dans les pays en développement dont fait partie l'Iran. Par conséquent, dans de tels pays, l’attention est plutôt portée sur des petites centrales hydroélectriques. Ceci est dû à un certain nombre d'avantages desdites centrales, en particulier leur durabilité, les moyens économiques de ces pays, leur universalité, la possibilité qu’elles offrent pour favoriser le développement des régions rurales et les considérations écologiques.

L'Iran est géographiquement situé dans une zone semi-aride et aride, ce qui détermine une répartition très inégale des précipitations atmosphériques. Il existe sur le territoire iranien de nombreux fleuves, grands et petits, dont les plus importants sont Kâroun, Atrak, Gorgân, Tadjan, Karkheh, Helmand, etc. La plupart des rivières mentionnées sont peu profondes ou récemment asséchées en raison de la réduction de la superficie des glaciers de montagne et de la diminution des précipitations. L'eau n'y coule que pendant certains mois de l'année. Néanmoins, les petites et grandes centrales hydroélectriques construites sur ces rivières fournissent une partie de l'alimentation électrique nécessaire au pays. Ces centrales hydroélectriques sont divisées en six catégories: grandes (100 MW), moyennes (10-100 MW), petites (1-10 MW), mini-centrales (100-1000 kW), micro-centrales (10-100 kW), et

Les centrales hydroélectriques de capacité moyenne ont généralement été construites sur les cours d'eau de bas débit, ce qui est le cas de la majorité des rivières en Iran. Les centrales miniatures et micro-hydroélectriques, situées principalement dans le nord du pays, sont plutôt expérimentales.

pico-centrales (moins de 10 kW). Les centrales hydroélectriques de capacité moyenne ont généralement été construites sur les cours d'eau de bas débit, ce qui est le cas de la majorité des rivières en Iran. Les centrales hydroélectriques à moyenne puissance sont les plus nombreuses parmi les différents types de centrales. Les barrages de ces centrales servent, en particulier, à prévenir la perte d'eau. Les centrales miniatures et micro-hydroélectriques, situées principalement dans le nord du pays, sont plutôt expérimentales.

Sur la production brute d'électricité de l'Iran au début de 2012, 16,7% provient des 48 centrales hydroélectriques du pays. La part des centrales grandes, moyennes, petites, miniatures et micro-miniatures dans la production électrique est respectivement de 9,19%; 7,4%; 0,67% et 0,03%.

Les centrales éoliennes

Comme d'autres sources d'énergie renouvelables, l'énergie éolienne est largement disponible, mais instable. Néanmoins, dans le monde entier et surtout dans les régions où le mouvement des masses d'air existe continuellement, on constate une augmentation nette de la part des centrales éoliennes dans la production d'électricité. Ceci est dû à leurs faibles coûts de production et à la diminution marquée de l'impact négatif sur l'environnement.

> La majorité des parcs d'éoliennes est située aux alentours de la ville de Manjil, ainsi que dans les provinces de Qazvin et du Khorâssân, où les caractéristiques du paysage (lacs et montagnes environnants les parcs) créent des conditions favorables à des vents forts et constants.

En prenant en compte les conditions naturelles de son territoire, l'Iran a un potentiel important pour générer de l'électricité issue de l'énergie éolienne et

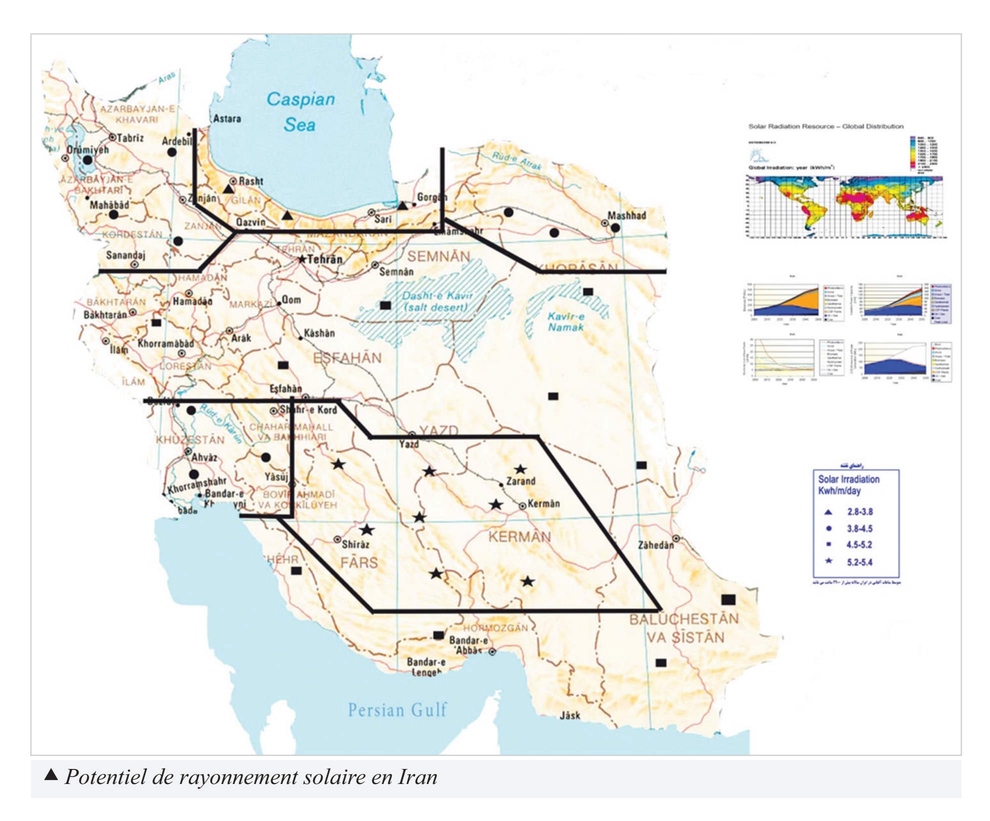


▲ *Parc d'éoliennes aux alentours de la ville de Manjil*

pour en approvisionner le réseau national. À l'heure actuelle, les éoliennes produisent environ 98,2 MW/h d'électricité. Tous les parcs éoliens, fonctionnant dans le pays, ont une capacité égale à 660 kW. Leur contribution à la production brute d'électricité est faible et s'élève à environ 2%, mais il existe un potentiel considérable d'utilisation de cette ressource.

La majorité des parcs d'éoliennes est située aux alentours de la ville de Manjil, ainsi que dans les provinces de Qazvin et du Khorâssân, où les caractéristiques du paysage (lacs et montagnes environnants les parcs) créent des conditions favorables à des vents forts et constants. Ce type de relief est typique d'une bonne partie du territoire iranien. Par conséquent, le potentiel de production d'électricité par les centrales éoliennes est incontestable. Les études montrent que dans 26 régions du pays (avec 45 sites parfaitement appropriés), des centrales éoliennes d'une capacité totale d'environ 6 500 MW peuvent être installées. Selon les calculs de conception,

Le ministère de l'Énergie développe et met en œuvre actuellement un certain nombre de projets dans ce domaine. Cependant, bon nombre de parcs solaires iraniens actuels sont destinés à la recherche ou à l'alimentation de petits établissements. Ainsi, la puissance des dispositifs utilisés est insignifiante. La capacité totale des centrales solaires en Iran au début de 2012 était d'environ 97 kW, ce qui est extrêmement faible par rapport à d'autres types d'énergie.



▲ *Potentiel de rayonnement solaire en Iran*

la capacité des installations éoliennes pour 2030 devrait être d'environ 2000 MW. Il convient de préciser que l'Iran est le seul fabricant d'éoliennes au Moyen-Orient.

Les centrales solaires

L'énergie solaire est elle aussi respectueuse de l'environnement, peu coûteuse et inépuisable. La crise énergétique, la réduction des ressources fossiles et les changements climatiques ont considérablement augmenté l'intérêt pour cette source d'énergie à travers le monde, et surtout dans les pays à fort potentiel d'insolation. En raison de ses conditions territoriales et climatiques, ce potentiel est significatif pour l'Iran. Le ministère de l'Énergie développe et met en œuvre actuellement un certain nombre de projets dans ce domaine. Cependant, bon nombre de parcs solaires iraniens actuels sont destinés à la recherche ou à l'alimentation de petits établissements. Ainsi, la puissance des dispositifs utilisés est insignifiante. La capacité totale des centrales solaires en Iran au début de 2012 était d'environ 97 kW, ce qui est extrêmement faible par rapport à d'autres types d'énergie. En outre, à l'heure actuelle, de nombreux projets sont suspendus par manque de financements. Néanmoins, cette méthode de production d'électricité est extrêmement prometteuse pour l'Iran. Le pays possède un potentiel important pour le développement de l'énergie solaire, avec 300 jours ensoleillés par an et le fait que chaque mètre carré moyen de son territoire reçoit des radiations solaires équivalent à 2200 kWh.

Les experts pensent qu'en développant son parc de centrales solaires, l'Iran pourrait non seulement satisfaire ses propres besoins, mais aussi exporter l'énergie ainsi produite.

Conclusion

Les importantes réserves d'hydrocarbures de l'Iran, en particulier le gaz naturel, sont un atout qui facilite la construction de centrales électriques à gaz et des centrales à cycle combiné pouvant utiliser des combustibles hydrocarbonés liquides et solides.

En outre, en raison de ses caractéristiques naturelles et climatiques, le territoire iranien possède également un potentiel important pour l'utilisation des énergies renouvelables abondantes. Actuellement, la technologie et le savoir-faire appropriés existent déjà, mais les problèmes économiques et le manque de programmes gouvernementaux spécifiques entravent et ralentissent le développement de ce secteur. Pourtant, d'après les prévisions, dans un proche avenir, la contribution de ces types d'énergie à la production brute d'électricité pourrait être doublée. ■

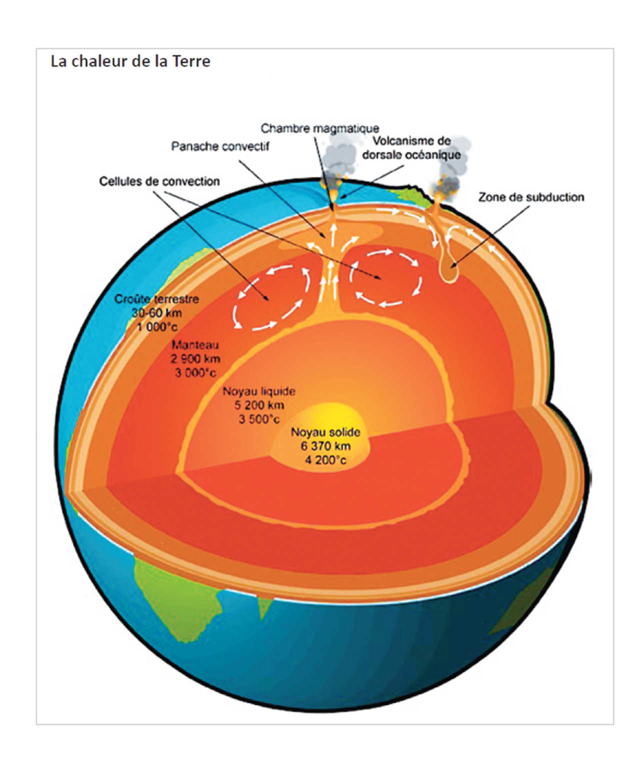
Bibliographie
- Armstrong, Robert C., Catherine Wolfram, *The frontiers of energy*, Nature Energy, Tome 1, 2016.
- Dubovski, V., Denisova, A., *Solnichnaya energhia ecotekhnologhi i resourssoberezhenie* (trad. du russe: L'Energie solaire: Écotechnologie et économie de ressources), éd. Mir, Moscou, 2000.
- Sazanova, Evgenia et Topalov, Alekseï, *Evropa ustala ot vetra i vodi* (trad. du russe: L'Europe est fatiguée du soleil et du vent), Journal RU, 2016.
- Farâzmand, Nâhid, *Ayandeh-ye energi-hâye tadjdid pazir, anjoman-e jahâni-ye energi-hâye tadjdid pazir* (L'Avenir des énergies renouvelables), éd. Société mondiale des énergies renouvelables, Téhéran, 2015.



La centrale géothermique de Meshkin Shahr: un excellent outil de recherche

Arash Khalili

La terre est constituée de quatre couches concentriques. Au centre de la terre, se trouve un noyau solide qui se situe à 6370 kilomètres en dessous de la surface du globe. La température s'y élève jusqu'à 4200°C. Autour de ce noyau solide, il y a un noyau liquide avec une température de 3500°C. Ce noyau liquide se situe à une profondeur de 5200 kilomètres. Le manteau est la couche qui se trouve à 2900 kilomètres sous le sol, avec une température de 3000°C. La croûte terrestre constitue la couche extérieure de la planète, et a une épaisseur allant de 30 à 60 kilomètres. La température s'y élève jusqu'à 1000°C. La géothermie est la science qui nous permet d'exploiter cette source de chaleur pour avoir accès à de l'énergie renouvelable.



La géothermie désigne la science qui porte sur l'étude et l'usage de l'énergie calorifique interne de la terre. Dans certaines régions de la planète, surtout dans les régions volcaniques, l'énergie géothermique était connue depuis des millénaires et parfois exploitée pour chauffer ou pour avoir accès à l'eau chaude. Pendant très longtemps, l'usage le plus commun de l'énergie géométrique a sans doute été celui des bains thermaux. Aujourd'hui, la géothermie est encore utilisée pour chauffer, grâce à des techniques relativement simples, dans près de soixante-dix pays. Mais à notre époque, le développement technologique a permis de dépasser cet usage ancien, avec la construction de centrales électriques qui peuvent produire de l'électricité à partir d'un certain type d'énergie géothermique.

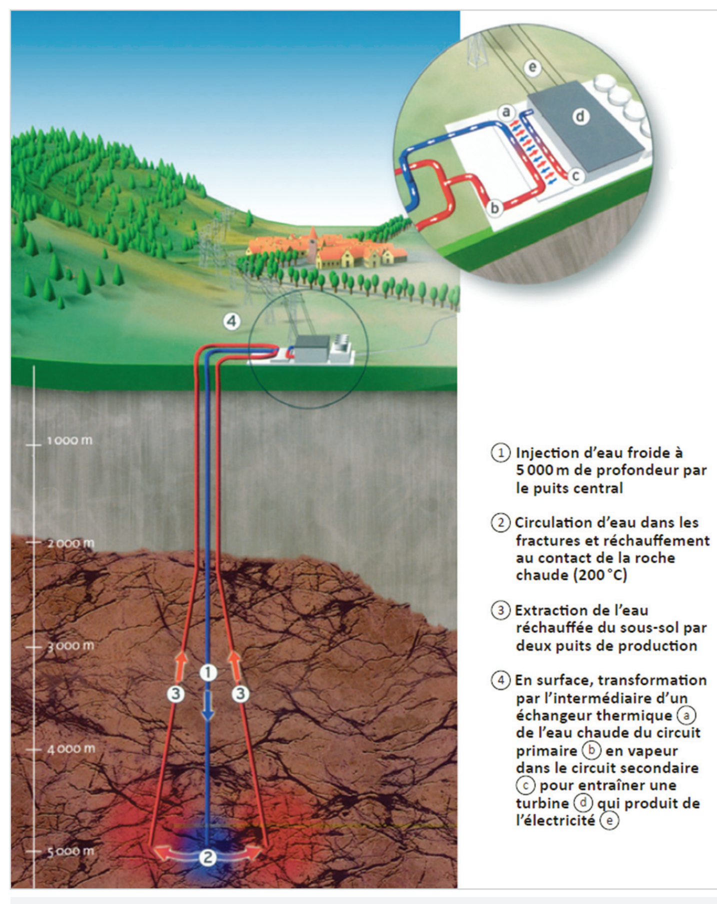
Contrairement aux énergies fossiles, la géothermie est une énergie présente dans le sous-sol de toutes les régions de la planète et sous tous les climats. La géothermie a des usages très variés, car elle présente une large gamme de températures à des profondeurs différentes. Dans les faibles profondeurs, avec une «pompe à chaleur», elle peut être utilisée pour actionner le chauffage des maisons.

Pour pouvoir produire de l'électricité géothermique, il faut avoir accès aux ressources à très haute température, ce qui nécessite que l'on creuse, en particulier dans les régions volcaniques, dans les profondeurs de la terre où se trouvent des nappes souterraines d'eau très chaude (plus de 150°C). Les États-Unis, les Philippines, l'Indonésie et le Mexique sont les plus grands producteurs d'électricité géothermique, devant l'Italie, la Nouvelle-Zélande, l'Islande et le Japon. Il est intéressant de savoir que l'Islande produit plus de 20 % de son électricité grâce à la géothermie. En France, le site géothermique de

Bouillante en Guadeloupe est le seul à produire de l'électricité grâce à la géothermie, et un autre site est en cours d'expérimentation en Alsace.

L'unique centrale géothermique de l'Iran se situe près de la ville de Meshkin Shahr, dans la province d'Ardebil (nord-ouest). La capacité nominale de la centrale géothermique de Meshkin Shahr est de 55 mégawatts. Dans cette centrale, l'eau est injectée par des tuyaux dans les profondeurs, et cette eau se réchauffe dans la source profonde de chaleur (entre 250° et 500°C) et ressort par un autre forage sous forme de vapeur. Cette valeur est utilisée pour actionner les turbines d'un générateur pour produire de l'électricité. Selon les études du centre des recherches géothermiques de l'Organisation nationale des énergies renouvelables, qui dépend du ministère de l'Énergie, le département de Meshkin Shahr est le meilleur endroit en Iran pour développer les centrales géothermiques. Le projet du développement de la centrale actuelle prévoit l'augmentation de sa capacité jusqu'à 100 mégawatts. Dans les zones qui se trouvent au pied du mont volcanique de Sabalan (Sâvâlân en azéri), il est possible de produire jusqu'à 400 mégawatts d'électricité géothermique, selon les estimations. Sabalan (4811 m) est le troisième haut sommet de l'Iran. Volcan inactif, Sabalan est un peu plus haut que le Mont-Blanc (4809 m).

Les premières études pour la construction de la centrale géothermique de Meshkin Shahr ont commencé en 1995 par un groupe spécialisé du ministère de l'Énergie. Les endroits à forer ont été fixés à la fin des explorations en 1999. Deux ans plus tard, en 2002, le premier puits d'exploration est foré verticalement pour atteindre une chaleur de 250°C à une profondeur de 3200 mètres. Le deuxième puits d'exploration, qui a une profondeur de 3177 mètres, a été foré en 2004. Ce puits a accédé à une source de chaleur de 140°C. Un peu plus tard, le troisième puits est arrivé à une chaleur de 211°C à une profondeur de 2265 mètres. Le projet de la centrale géothermique de Meshkin Shahr prévoit le forage de dix-sept puits, dont onze déjà



▲ *Présentation schématique d'une centrale géothermique*

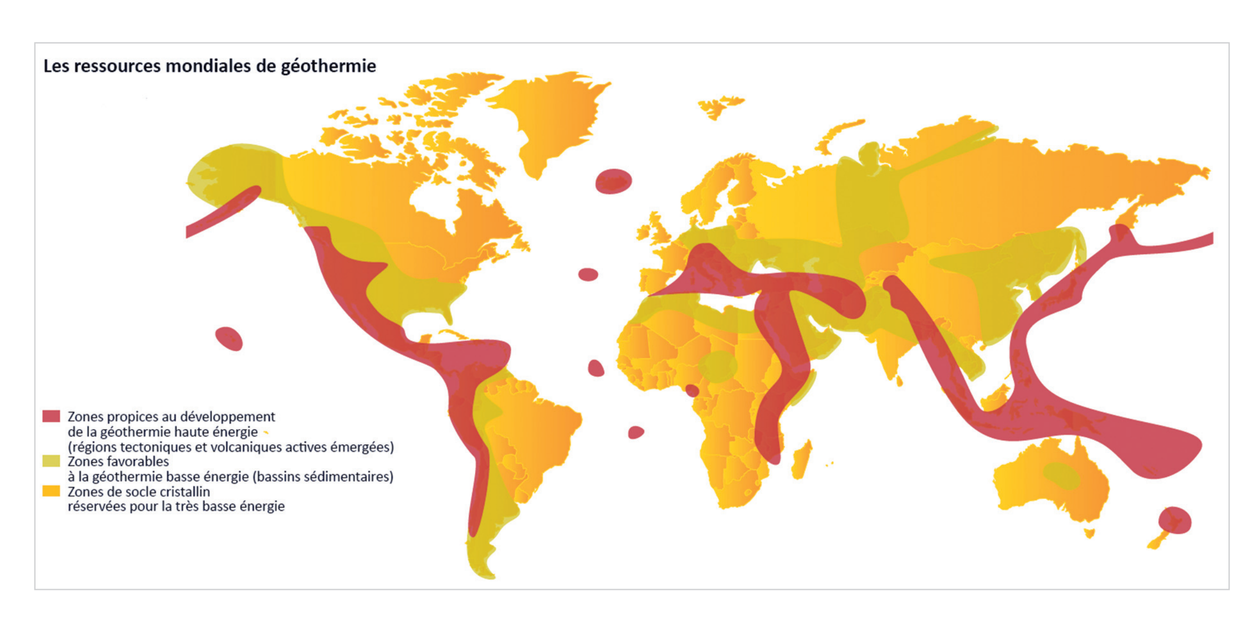
L'unique centrale géothermique de l'Iran se situe près de la ville de Meshkin Shahr, dans la province d'Ardebil (nord-ouest). La capacité nominale de la centrale géothermique de Meshkin Shahr est de 55 mégawatts.

creusés.

Cependant, certains experts au sein de l'Association de modélisation de la consommation d'énergie estiment que, pour certaines raisons, l'électricité géothermale ne s'adapte guère aux besoins en Iran. Dans un pays comme l'Islande où il n'y a ni gisement de pétrole ni gisement de gaz naturel, l'usage de la géothermie se justifie davantage économiquement par rapport à un pays comme l'Iran, disent-ils. Sur le plan de l'investissement financier, ils ont sans doute raison: les opérations de forage des puits pour avoir accès aux sources profondes de géothermie sont techniquement compliquées, et économiquement coûteuses (allant jusqu'à 50 % des frais totaux). Dans l'état actuel des choses, la production de chaque mégawatt d'électricité géothermique nécessite en moyenne un investissement de 4 à 5 millions de dollars. Du point de vue de la rentabilité, un tel investissement ne serait justifiable que lorsqu'il n'y a plus aucune source d'énergie accessible. Les travaux prennent du temps. Après avoir assuré le financement nécessaire, un projet de centrale géothermique dure au moins deux ans, dans les meilleures conditions. Or, la construction d'une centrale solaire photovoltaïque d'une capacité de 100 mégawatts ne prendrait que huit mois.

Certains experts au sein de l'Association de modélisation de la consommation d'énergie estiment que, pour certaines raisons, l'électricité géothermale ne s'adapte guère aux besoins en Iran. Dans un pays comme l'Islande où il n'y a ni gisement de pétrole ni gisement de gaz naturel, l'usage de la géothermie se justifie davantage économiquement par rapport à un pays comme l'Iran, disent-ils.

Étant donné ce contexte économique et technique, il est évident que la géothermie ne représentera en Iran qu'un très faible pourcentage de la production d'électricité au niveau national. Même aux États-Unis, qui sont le plus grand producteur d'électricité géothermique (18,7 térawatts/heure en 2014), la





▲ *Central géothermique de Meshkin Shahr*

géothermie représente moins de 2 % de la production d'électricité. En outre, il faut aussi savoir que les frais de maintenance d'une centrale géothermique sont relativement élevés.

Pourtant, une centrale géothermique est un magnifique outil de recherche dans le domaine des systèmes géothermiques stimulé (EGS, Enhanced geothermal system). Par exemple, en France, qui dépend essentiellement du nucléaire pour produire son électricité, il existe depuis une dizaine d'années une centrale pilote en Alsace pour produire de l'électricité géothermique. Ceci dit, pour le moment, la géothermie n'est pas assez rentable économiquement, mais c'est un regard vers l'avenir.

Les atouts de la géothermie sont remarquables: c'est une énergie durable, et dans ses profondeurs, notre planète possède un stock illimité de chaleur. C'est également une énergie propre. La géothermie produit très peu de déchets. Dans une centrale géothermique, il n'y a pas de transport ni de stockage de substances polluantes ou dangereuses. La géothermie est une énergie renouvelable. Cependant, malgré l'immensité de l'énergie disponible dans les masses d'eau souterraine et dans les sols, l'exploitation des ressources géothermiques doit se réaliser dans le respect de l'équilibre entre les prélèvements humains et le renouvellement naturel de ces ressources. La règle, devant être strictement respectée, consiste à réinjecter la totalité des fluides utilisés après le processus des échanges thermiques pendant l'exploitation de l'énergie géothermique. La chaleur qui vient de la profondeur de la Terre se renouvelle sûrement, mais lentement. La géothermie est une énergie qui émet très peu de CO_2. Une centrale géothermique émet en moyenne 55 grammes de CO_2 par kilowatt/heure, c'est-à-dire dix fois moins qu'une centrale thermique qui fonctionne au gaz naturel. Les centrales géothermiques modernes peuvent réduire à zéro cette émission de CO_2 si elles réinjectent les liquides dans leurs réserves souterraines. ■



▲ *Centrales solaires Amir Kabir et Khalij-e Fârs, Hamedân*

L'Organisation Iranienne du Rendement Energétique et des Energies Renouvelables (SATBA) et ses missions

Zeinab Golestâni

Selon l'article 8 du Modèle iranien de Consommation d'Energie et conformément à la promotion de l'efficacité et des énergies renouvelables, un acte visant l'intégration de deux organisations iraniennes, à savoir l'Organisation Iranienne des Energies Nouvelles (SANA) et celle du Rendement Energétique (SABA), en une seule organisation appelée désormais l'Organisation Iranienne du Rendement Energétique et des Energies Renouvelables (SATBA), a été soumis à l'Assemblée Nationale iranienne (*majles*) par le gouvernement. Cet acte a été ratifié par l'Assemblée en novembre 2016, et approuvé par le Conseil des Gardiens de la Constitution en janvier 2017. C'est à partir de cette date que les devoirs et les responsabilités de l'Organisation iranienne des énergies nouvelles (SANA) et l'organisation iranienne du rendement énergétique (SABA) ont été transmis avec des budgets, crédits, actifs, obligations, installations, et le personnel à la SATBA. En outre, les activités semblables aux

missions de SATBA effectuées par le ministère de l'Energie ou d'autres entités dépendantes de ce ministère ont été transférées, avec des crédits liés, à cette Organisation dans le cadre d'actes légaux.

En janvier 2017, le Conseil des Gardiens de la Constitution a ratifié le statut de la SATBA en 13 articles; ce qui a fait l'objet d'une annonce officielle de la Présidence au ministère de l'Energie.

L'Organisation Iranienne du Rendement Energétique et des Energies renouvelables a une personnalité légale et indépendante ayant son siège à Téhéran, sans avoir aucun bureau en province. Pourtant, son domaine d'activité comprend l'ensemble du pays.

En tant qu'agence gouvernementale affiliée au ministère de l'Energie, elle a pour principal but de promouvoir le rendement énergétique et l'utilisation la plus efficace des ressources renouvelables. Celles-ci comprennent les énergies éolienne, solaire, géothermique, hydroélectrique, le fusilier marin et la biomasse[1], l'hydrogène, la pile à combustible, et d'autres sources d'énergies dites "propres".

En tant qu'agence gouvernementale affiliée au ministère de l'Energie, elle a pour principal but de promouvoir le rendement énergétique et l'utilisation la plus efficace des ressources renouvelables. Celles-ci comprennent les énergies éolienne, solaire, géothermique, hydroélectrique, le fusilier marin et la biomasse, l'hydrogène, la pile à combustible, et d'autres sources d'énergies dites "propres".

Les activités de la SATBA se concentrent sur la fourniture de l'infrastructure nécessaire, l'augmentation de l'efficacité d'approvisionnement en énergie, et enfin la réduction de la transmission, de la distribution et des pertes de consommations d'énergie dans le pays. Afin d'accomplir ces missions, la SATBA chercher à coopérer avec le



▲ *Centrale de production d'électricité géothermique de Meshkinshahr, provice d'Ardebil*


▲ *Centrale électrique à biogaz, Téhéran*

secteur privé et à soutenir la participation des investisseurs de ce secteur. Elle formule donc les politiques incitatives afin d'améliorer la coopération des entreprises basées sur la connaissance, de faciliter l'utilisation des énergies renouvelables au niveau industriel, et d'aider plus globalement le gouvernement à atteindre ses objectifs dans ce domaine. S'appuyant sur et soutenant le secteur non gouvernemental, l'Organisation des Energies Renouvelables utilise notamment leurs capacités d'études, de recherche, de développement, de formation, de conception, de conseil et de support techniques et économiques. Cette organisation dirige elle-même les recherches et les études des centres scientifiques, des centres de recherches et du conseil.


▲ *Centrale solaire de Djarghavieh, Ispahan*

Missions et pouvoirs

Afin d'atteindre ses objectifs, la SATBA lance des macros programmes à court et moyen terme notamment en mettant en place, en coordination avec le ministère de l'Energie, divers règlements et directives. Plus spécifiquement, elle planifie et contrôle la mise en œuvre du système de réseaux dits "intelligents" d'électricité.

La SATBA établit aussi des tables tarifaires et est de plus responsable de déterminer la compétence et de délivrer des permis d'activité et d'exploitation pour les activités du secteur non gouvernemental. Les contrats d'achat avec ce dernier sont régulés par la SATBA, qui contrôle aussi l'achat de

l'énergie électrique issue des énergies renouvelables et propres.

Elle vise aussi à soutenir la conception, la construction, et le test de projets pilotes afin d'acquérir de nouvelles connaissances dans ce domaine. Dans ce but, elle maintient des liens étroits avec des associations, organisations et unions régionales et internationales. Elle étudie également les capacités et sources d'énergies renouvelables potentielles dans le pays, afin de préparer des atlas nationaux.

Nommé par le ministre de l'Energie, Seyyed Mohammad Sâdeghzâdeh, le directeur de la SATBA, est professeur à l'Université de Shâhed. Titulaire d'un doctorat en électronique de Polytech Grenoble et de l'Université Sharif de Technologie, il est aussi le Vice-ministre de l'Energie.

La SATBA est principalement financée par les crédits approuvés dans les lois budgétaires du pays, les revenus de services fournis à des partenaires, ou issus de la production d'électricité.

Aujourd'hui, de grands investisseurs et entreprises non gouvernementaux comme MAPNA, Bahin Ertebât-e Mehr, Atrin-e Parsiân, Nirou Sabin-e Aryâ,

Nommé par le ministre de l'Energie, Seyyed Mohammad Sâdeghzâdeh, le directeur de la SATBA, est professeur à l'Université de Shâhed. Titulaire d'un doctorat en électronique de Polytech Grenoble et de l'Université Sharif de Technologie, il est aussi le Vice-ministre de l'Energie.

Pârsiân-e Nano Dânesh, et Roshd-e San'at coopèrent avec l'Organisation Iranienne du Rendement Energétique et des Energies Renouvelables dans divers domaines de la production d'énergies tels que les parcs éoliens ainsi que les centrales solaires et hydroélectriques. ■



▲ *Parc éolien de la société Bargh Sabz, Binâloud*

1. La biomasse comprend des composants biodégradables de produits et déchets agricoles et forestiers, aussi bien que des déchets industriels et municipaux étant capables de produire l'électricité et la chaleur, ainsi que des carburants à gaz.

La région rurale de Shaft au Guilân

Babak Ershadi



▲ *Photos: village de Shaft, province du Guilân*

Shaft est le département le plus «rural» de la province du Guilân. Les villages sont nombreux et sont tous entourés par des rizières et des vergers, avec de beaux paysages forestiers et montagneux. Avec une superficie de 681,3 km², le département de Shaft comprend plus de 71 000 habitants (recensement national de 2011), ce qui signifie une densité de population de plus de 104 habitants/km², chiffre inférieur à la densité moyenne de la province du Guilân (177 h/km²) dont la population s'élève à plus de 2 481 000 personnes (recensement de 2011).

Shaft, qui comptait 6533 habitants en 2011, et Ahmadsar Gourâb (2538 habitants en 2011) sont les deux villes du département, le reste de la population (plus de 61 000 habitants) se distribuant parmi les 91 villages du département.

La topographie définit les caractéristiques naturelles du département qui se divise assez nettement en trois zones distinctes: une plaine au nord dont l'altitude est inférieure à 100 mètres par rapport au niveau de la mer, des contreforts au centre avec une altitude de 100 à 500 mètres, et une zone montagneuse au sud (au-delà de 500 mètres) dont le sommet culmine à 1840 mètres. Le département est traversé par trois petites rivières: Siâh Mazgui, Tchoubar, Tchenâr Roudkhân.

La plaine du nord a un climat favorable et un sol de très bonne qualité pour la culture du riz. Presque toutes les terres de cette plaine sont consacrées à la riziculture inondée. Dans les contreforts du centre du département, les habitants s'occupent également de la culture du riz dans des rizières en terrasse, mais aussi d'arboriculture et d'élevage. Les montagnes du sud sont couvertes par des forêts de feuillus et de forêts tempérées hyrcaniennes de la mer Caspienne. La couche de terre qui couvre ces forêts a très peu d'épaisseur et est impropre à la culture.

Comme dans toutes les régions du centre et de l'ouest de la province du Guilân, les habitants autochtones du département de Shaft sont les Guilakis et les Taleshis. Les Guilakis vivent majoritairement dans la plaine septentrionale du département, tandis que

Comme dans toutes les régions du centre et de l'ouest de la province du Guilân, les habitants autochtones du département de Shaft sont les Guilakis et les Taleshis. Les Guilakis vivent majoritairement dans la plaine septentrionale du département, tandis que la population tâleshi est plutôt concentrée sur les contreforts et les vallées de la zone montagneuse du sud.





la population tâleshi est plutôt concentrée sur les contreforts et les vallées de la zone montagneuse du sud.

Autrefois, la région de Shaft était située à l'extrémité orientale du territoire des Kâdousiens, au voisinage des Amardes.[1] «Les Kâdousiens vivaient dans le Guilân et les Tapouri dans le Mâzandarân. Les Amardes (ou Mardes) vivaient aux confins des territoires de ces deux peuples.»[2] Cette région était un foyer important de peuplement à l'âge de fer avant même l'arrivée des tribus aryennes sur le plateau iranien. Les archéologues ont retrouvé des traces de ces civilisations anciennes dans différentes zones de la province du Guilân.

Les habitants autochtones de Shaft seraient sans doute les descendants des Kâdousiens et des Amardes qui habitaient le Guilân il y a trois mille ans. Le mot «Shaft», dont l'origine et la signification nous restent encore inconnues, est utilisé dans les documents écrits depuis au moins huit siècles, alors que les vestiges des peuplements anciens au pied des montagnes de la région datent au moins d'il y a trois mille ans.

Pendant les périodes médique et achéménide (les deux premières dynasties antiques des Aryens en Iran), les Kâdousiens et les Amardes ne se soumirent jamais à l'autorité des Aryens et restèrent indépendants dans leur isolement du reste du plateau iranien. D'après les recherches archéologiques,

36

les anciens habitants du Guilân furent polythéistes jusqu'au Ve siècle av. J.-C., c'est-à-dire au début de l'établissement de l'empire achéménide, et ils ignoraient le monothéisme mazdéen. Les habitants du Guilân connurent le zoroastrisme tardivement, sous le règne des empereurs sassanides (224-651 de notre ère). Sous l'empereur Kavadh Ier (Qobâd, en persan) qui régna de 488 à 496, puis de 499 à 531, une partie de la population du Guilân se convertit au mazdakisme, un mouvement de réformes religieuses et sociales en dissidence vis-à-vis du zoroastrisme et de l'ordre établi. Quand le fils de Kavadh, Khosro Ier (531-579), prit le pouvoir, il envoya ses troupes au Guilân et massacra les mazdakites.

Après la chute de l'empire sassanide, les premières troupes musulmanes arrivèrent au Guilân vers l'an 96 de l'Hégire (715 de l'ère chrétienne). L'islamisation du Guilân commença sous le calife abbasside, Haroun al-Rashid (786-809), avec la propagation du zaydisme, une branche du chiisme. Plus tard, la majorité des habitants se convertit au sunnisme hanbalite, mais les chiites zaydites, ismaéliens et duodécimains furent également nombreux. Aujourd'hui, la totalité des habitants du département de Shaft est chiite, le chiisme duodécimain s'étant propagé parmi la grande majorité des habitants du Guilân depuis le règne du roi safavide Shah Abbas Ier (1588-1629).

Les agriculteurs de Shaft sont essentiellement riziculteurs. La plus grande partie des terres agricoles du département est consacrée à la riziculture inondée, étant donné l'accès facile aux ressources en eau dans la province du Guilân qui a le taux de précipitations atmosphériques le plus élevé d'Iran, avec une moyenne annuelle de 960 mm. Les habitants travaillent aussi dans l'arboriculture et les plantations de thé. L'élevage traditionnel du bétail, l'aviculture, la pisciculture, l'apiculture et la sériciculture constituent d'autres sources de revenus pour les habitants de ce département rural du Guilân, sans oublier la production des plantes potagères, des plantes décoratives et des fruits secs, ainsi que l'artisanat rural.

La citadelle de Roudkhân[3], située dans le département voisin de Foumane, et le musée du Patrimoine rural du Guilân[4], situé dans le parc forestier de Sarâvân, sont sans doute les hauts lieux touristiques de cette partie de la province du Guilân. Mais il faut souligner que le département de Shaft a bien plus à offrir aux touristes: la beauté exceptionnelle des paysages naturels et champêtres, les forêts, les montagnes et les étangs magnifiques, les cascades… et surtout le village d'Imâmzâdeh Ibrâhim.

Le village se trouve à 23 kilomètres au sud-est de Shaft et à 57 kilomètres de Rasht, capitale du Guilân. Le village tire son nom du mausolée de l'Imâmzâdeh Ibrâhim, un descendant de l'Imâm Moussâ al-Kâzem, septième Imâm des chiites. Situé dans les montagnes forestières les plus élevées de Shaft, ce village a un

Les habitants du Guilân connurent le zoroastrisme tardivement, sous le règne des empereurs sassanides (224-651 de notre ère). Sous l'empereur Kavadh Ier (Qobâd, en persan) qui régna de 488 à 496, puis de 499 à 531, une partie de la population du Guilân se convertit au mazdakisme, un mouvement de réformes religieuses et sociales en dissidence vis-à-vis du zoroastrisme et de l'ordre établi.

climat très agréable pendant la saison chaude. Le chemin qui mène à l'Imâmzâdeh Ibrahim passe par les rizières et les montagnes forestières, et offre les plus beaux paysages verdoyants parsemés de maisons de campagne. Une fois arrivés à l'Imâmzâdeh Ibrâhim, les visiteurs découvrent un petit village de toutes les couleurs, formé autour du mausolée qui est l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de la province du Guilân.

Il faut également évoquer un produit laitier exceptionnel du département de Shaft: le fromage de Siâhmazgui. Siâhmazgui est le nom d'une zone rurale, sur la route de l'Imâmzâdeh Ibrâhim. Les éleveurs de moutons produisent un fromage traditionnel qui n'a rien d'industriel. Le fromage de Siâhmazgui est un véritable fromage fermier artisanal, car il est produit par chaque famille à partir de lait cru de brebis. Il s'agit donc d'un fromage au goût puissant, héritage d'un savoir-faire traditionnel et d'un terroir particulier.

Plus le délai entre la traite des brebis et la transformation est court, meilleur est le fromage. C'est exactement ce qui se passe dans la production du fromage de Siâhmazgui. Les paysans traient les brebis entre 11h et 12h au printemps, et entre 13h et 14h en été. Le lait cru est aussitôt filtré. On y ajoute de la présure

Le chemin qui mène à l'Imâmzâdeh Ibrahim passe par les rizières et les montagnes forestières, et offre les plus beaux paysages verdoyants parsemés de maisons de campagne. Une fois arrivés à l'Imâmzâdeh Ibrâhim, les visiteurs découvrent un petit village de toutes les couleurs, formé autour du mausolée qui est l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés de la province du Guilân.



▲ *Imâmzâdeh Ibrâhim*


▲ *Rivière de Tchenâr Roudkhân*

de brebis et un peu d'eau alors que le lait est encore «chaud». La fermentation est assez rapide. La matière fermentée est exposée ensuite à la chaleur d'un four pendant 10 ou 15 minutes. Il faut extraire ensuite une partie de l'eau contenue dans cette «pâte» pour que le produit soit plus concentré et plus facile à conserver. Le fromage frais est ensuite salé, et il faut le conserver pendant près de six mois dans des entrepôts. Le fromage de Siâhmazgui n'est actuellement produit que par une centaine de familles de la région, les quantités sont donc limitées et dépassent à peine cinq tonnes par an, avec une baisse de production ces dernières années. Il est très apprécié dans la province du Guilân et très prisé par les touristes et les connaisseurs. Les éleveurs vendent parfois leur fromage non salé pendant le printemps et l'été, mais la vente est faible étant donné que le Siâhmazgui frais n'est pas aussi bon que le Siâhmazgui «âgé» et salé. Le meilleur Siâsmazgui est jaune et gras. La demande pour ce type de fromage est très élevée par rapport à son offre limitée, d'où la montée des prix du Siâhmazgui qui compte parmi les fromages traditionnels les plus chers de l'Iran. ■

---

1. Khal'Atbari, Mohammad Rezâ, "Le Tâlesh: berceau de la civilisation «Kâdous»", traduit par Ershadi Babak, in: *La Revue de Téhéran*, n° 58, septembre 2010, accessible à: http://www.teheran.ir/spip.php?article1256#gsc.tab=0
2. *Ibid.*
3. Sadough, Hodâ, "La citadelle de Roudkhân", in: *La Revue de Téhéran*, n° 30, mai 2008, accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article688#gsc.tab=0*
4. Ferreira, Mireille, "Le musée du patrimoine rural du Guilân", in: *La Revue de Téhéran*, n° 32, juillet 2008, accessible à: http://www.teheran.ir/spip.php?article740#gsc.tab=0

LA CITE INTERNATIONALE DES ARTS A PARIS

…ou la nouvelle ruche…

(La Ruche, qui existe toujours, est une cité d'artistes créée en 1902 à Paris, à partir de matériaux de récupération d'une exposition universelle, pour accueillir les artistes dans le besoin, et elle eut pour locataires certains artistes devenus très célèbres, tels Modigliani, Brancusi, Chagall ou Léger)

Jean-Pierre Brigaudiot

Vers une réelle dynamique

La Cité des arts est aujourd'hui installée sur deux sites, l'un, le principal et premier de ces sites trône sur les quais de la Seine, à proximité du Pont Marie et de l'Hôtel de Ville, face à l'Ile Saint Louis, et l'autre site est à Montmartre, un haut lieu historique des arts. La Cité des arts a été pensée et fondée par un artiste finlandais, Erro Snellman, en 1937, lors de l'Exposition Universelle de cette même année. La construction ne se fit qu'après la Seconde Guerre mondiale, et l'ouverture eut lieu en 1965. Le bâtiment des quais de la Seine témoigne de ce que put être la modernité architecturale des années soixante, c'est-à-dire internationale et insipide. Mais ce sont peut-être les aménagements intérieurs qui dégagent davantage encore une atmosphère surannée! C'est sans doute l'une des raisons qui pousse la direction de l'établissement à une mise à jour des lieux et à repenser les aménagements individuels et collectifs, à créer des espaces de convivialité, d'exposition, de rencontre et d'échanges ici et là,



▲ *La Cité internationale des Arts à Paris*



▲ *La Cité internationale des Arts à Paris, 1965*

dans les jardins ou aux alentours immédiats des bâtiments. Il en va de même avec le site de Montmartre dont il est question de restructurer les quelque 5000 m^2, avec un espace jardin. Les ateliers collectifs, comme ceux dédiés à la sculpture ou à la céramique, à la musique ou à la projection filmique et les lieux de rencontre et de spectacle se multiplient, répondant ainsi aux besoins actuels des différentes formes d'art plus relationnelles et festives que ce ne fut le cas antérieurement. Les espaces d'exposition du bâtiment initial comportent une vaste galerie qui se répartit sur plusieurs niveaux pour une surface totale de 500m2, cette galerie étant accessible à différents projets internes et externes à la Cité, et dans ce dernier cas, ils sont locatifs. La galerie est bien éclairée, y compris par la pleine lumière du jour; elle est modulable et blanche comme il se doit selon les exigences du white cube.

La Cité des arts est une fondation privée d'utilité publique dont les principaux partenaires en même temps que tutelles sont l'Alliance Française, c'est-à-dire, en amont, le ministère des Affaires Etrangères, la Ville de Paris, le

Les espaces d'exposition du bâtiment initial comportent une vaste galerie qui se répartit sur plusieurs niveaux pour une surface totale de 500m^2, cette galerie étant accessible à différents projets internes et externes à la Cité, et dans ce dernier cas, ils sont locatifs. La galerie est bien éclairée, y compris par la pleine lumière du jour; elle est modulable et blanche comme il se doit selon les exigences du white cube.

ministère de la Culture, et l'Académie des Beaux-Arts qui financent la Cité à hauteur de 10% de son budget, les 90% restant provenant de l'auto-subventionnement. L'actuel président est Henri Loyrette, conservateur des musées, notamment au Louvre, qui porte une

attention particulière au principe même de la résidence d'artiste. La directrice générale est Bénédicte Alliot, titulaire d'un doctorat en littérature anglaise, Maître de conférences, dont le parcours dans le monde de l'art s'est prioritairement effectué dans le cadre des Instituts Français, notamment en Afrique et en Inde. Autant dire que ces deux principaux acteurs ont largement la compétence requise pour relancer la dynamique de la Cité des arts, car en effet, outre un côté pensionnat d'antan,

L'artiste peut désormais être tout autre que celui qui opère discrètement dans son atelier, il sait se faire commissaire d'exposition, théoricien de l'art, sociologue et par exemple, quand il est peintre, il peut également être poète, musicien et vidéaste. C'est cette mutation que la Cité des arts prend aujourd'hui en compte

elle a connu des périodes de douce somnolence qui ont contribué à lui donner une image peu attrayante en termes de productions, d'activités artistiques et de visibilité. Ses vernissages furent longtemps essentiellement fréquentés par les artistes résidents eux-mêmes, comme si ce lieu était refermé sur lui-même, coupé du vrai monde de l'art.

J'ai écrit le présent article après m'être longuement entretenu avec la, encore nouvelle, directrice générale, Bénédicte Alliot, sur ce qu'est devenue la Cité des arts depuis son arrivée. Antérieurement, la Cité des arts gérait les résidences sans créer de dynamique permettant à ses artistes d'exposer hors les murs, sauf initiative personnelle, de se rencontrer et dialoguer avec le monde de l'art. Chacun résidait dans un atelier logement de taille suffisante pour y travailler selon les pratiques les plus courantes, telle la peinture, ceci alors que depuis bien longtemps, les pratiques artistiques se sont grandement diversifiées, réinventées et démultipliées: installation, multimédia, net art, vidéo art, performance, esthétique relationnelle, art conceptuel, écriture, etc., font partie des pratiques d'aujourd'hui. L'artiste peut désormais être tout autre que celui qui opère discrètement dans son atelier, il sait se faire commissaire d'exposition, théoricien de l'art, sociologue et par exemple, quand il est



▲ *Atelier collectif*



▲ *Galerie*

peintre, il peut également être poète, musicien et vidéaste. C'est cette mutation que la Cité des arts prend aujourd'hui en compte, une nécessité absolue pour que sur la scène internationale, la France, à travers des établissements comme la Cité des arts, le Palais de Tokyo ou le Centre Pompidou, apparaisse davantage comme étant un foyer de création contemporaine et pas seulement comme un pays muséifié que parcourent des hordes de touristes, même si nos musées sont en général et qualitativement des lieux d'exception. Il est vrai qu'au niveau international, la France, au-delà de ses musées et lieux institutionnels, a depuis longtemps perdu ses manifestations les plus attrayantes en termes d'art et de création contemporaine, telles les biennales ou des événements comme peuvent l'être la Biennale de Venise ou encore la Dokumenta de Kassel en Allemagne. Mais il faut dire que les mutations des musées d'art moderne et contemporain leur ont permis d'être à la fois réceptacles et acteurs-commanditaires de la création d'aujourd'hui, ce qui évidemment a changé la donne. Cependant, la France véhicule indéniablement une image de pays où la démultiplication des foires commerciales d'art tend à réduire l'art vivant, d'une part à un objet (logeable dans un stand de quelques mètres carrés) et d'autre part à une marchandise. En se renouvelant et en se repensant, la Cité des arts peut, du fait de la quantité d'artistes qu'elle reçoit en leur permettant d'œuvrer et d'apparaître sur la scène artistique, espérer contribuer à améliorer l'image de la France. D'autant plus que Bénédicte Alliot est à même de travailler de plain-pied avec les Instituts Français au niveau mondial.

Etre artiste résident, mais aussi critique d'art résident ou commissaire résident

La résidence d'artiste ne date pas d'aujourd'hui si l'on se réfère à la villa Médicis de Rome! Désormais, en France comme dans beaucoup d'autres pays, le principe est le même: un artiste candidate, s'il est retenu, il peut être partiellement ou totalement pris en charge pour les frais de séjour, de résidence et le travail qu'il effectuera, voire davantage puisque son travail est possiblement exposé, médiatisé et accompagné d'un vernissage et d'un catalogue. Différents établissements tels des musées, des universités, des centres d'art contemporain proposent ainsi des résidences dont la durée peut aller jusqu'à

une année. La résidence itinérante existe également, ses modalités sont variables selon les organismes ou structures qui en sont les initiateurs et partenaires. Ces résidences, selon leur nature, selon l'artiste, selon l'assistance dont il bénéficie peuvent grandement profiter à l'artiste et même être déterminantes pour sa carrière. Néanmoins, ce n'est pas toujours le cas, selon l'organisme d'accueil et la personnalité de l'artiste.

Les résidences d'artistes dont il est ici question s'obtiennent de différentes manières, et rien que pour la Cité des arts des quais de Seine, il y a plus de trois cents ateliers logements où la résidence se fait sur des durées allant d'un mois à six mois; la durée la plus fréquente étant celle de trois mois, en raison notamment des visas Schengen dont la durée est limitée à ces trois mois. Cette durée n'est certes pas sans poser problème aux artistes en termes d'adaptation et de dépaysement, en même temps que d'émergence d'un travail artistique dans de nouvelles conditions qui peuvent aller de l'atelier à la communication linguistique en passant par le manque de relations sur la scène artistique de Paris. La cité des Arts s'active cependant réellement pour venir en aide aux artistes, en un accompagnement dans certaines rencontres utiles mais surtout en organisant une réelle dynamique d'actions, expositions, événements ouverts sur le monde international des arts. Car la Cité des arts reçoit en résidence, outre les artistes du domaine des arts plastiques ou visuels, des musiciens, des acteurs, des performeurs, des commissaires d'expositions, des critiques d'art. Manquent peut-être encore des conférences débats dont le caractère plus théorique permettrait aux artistes de mieux situer leurs propres postures dans le monde de l'art, mondialement. Dans un certain nombre de pays, en effet, la mise en perspective théorique des enjeux de la création reste absente, question de liberté du débat, de liberté de la presse et de défiance à l'égard de ce qui pense. Mon expérience vécue dans un



▲ *Studio de répétition*



▲*Auditorium*

accompagnement de quelques artistes depuis 2004 jusqu'à aujourd'hui témoigne cependant d'une nécessité absolue d'une maîtrise du français ou de l'anglais. L'an passé, j'ai assisté à un séjour en résidence qui fut réellement un échec pour la seule raison que l'artiste ne parlait ni anglais ni français, et est donc resté à Paris durant trois mois en tant que touriste, ce qui ne relève pas de la vocation des résidences à la Cité des arts, celle-ci étant d'offrir une possibilité exceptionnelle de création dépaysée à l'artiste résident. Mais, inversement, j'ai pu voir récemment une résidence parfaitement réussie pour une artiste iranienne, très dynamique; ainsi Zahra Shafie a-t-elle à la fois peint avec ardeur, participé à des spectacles performances, et noué une quantité de liens avec les autres artistes.

Il y a plusieurs modalités d'accès aux résidences de la Cité des arts, aux plus de trois cents ateliers logements, la plus classique étant, deux fois l'an, la candidature individuelle sur projet adressée selon les modalités et les dates accessibles sur le site Internet à la commission de la Cité des Arts. Cette commission est composée de personnalités du monde et des disciplines de l'art et de membres de la Cité des arts.

> La Cité des arts reçoit en résidence, outre les artistes du domaine des arts plastiques ou visuels, des musiciens, des acteurs, des performeurs, des commissaires d'expositions, des critiques d'art. Manquent peut-être encore des conférences débats dont le caractère plus théorique permettrait aux artistes de mieux situer leurs propres postures dans le monde de l'art, mondialement.

Selon Bénédicte Alliot, le projet de travail formulé par l'artiste lors de sa demande est déterminant. A noter enfin que cette résidence en demande directe à la Cité des arts est le plus souvent entièrement

financée par l'artiste. D'autres modalités existent, qui passent et sont financées par les Instituts Français liés aux ambassades de différents et nombreux pays. Il y a d'autre part la résidence soutenue et financée, au moins partiellement, par des opérateurs culturels, ceux que la Cité appelle les Partenaires Souscripteurs, au nombre de 135, ces derniers pouvant être des musées, des centres d'art, des galeries d'art, différentes institutions de l'art. Dans ce cas, comme pour ce qui est des Instituts Français, l'artiste résident est désigné par le partenaire de la Cité des arts. Ainsi l'Etat iranien, en tant que Partenaire Souscripteur dispose de plusieurs ateliers logements où il peut envoyer des artistes en résidence. Enfin il existe une autre résidence, celle qui s'inscrit dans le cadre d'un projet en partenariat ponctuel avec un organisme le plus souvent culturel, étranger ou français; ici le projet de l'artiste s'inscrit tout naturellement dans celui défini par le Partenaire Souscripteur, et l'artiste choisi reste à la cité des arts durant la période, variable, offerte par ce partenariat. Ce fut le cas avec le festival Cosmopolis présenté par le centre Pompidou. Les artistes des différents pays du monde ont donc plusieurs possibilités d'accès aux candidatures à résidence. Dans sa volonté de ne pas isoler les artistes résidents, l'initiative d'offrir des résidences à la critique d'art française comme étrangère semble extrêmement positive et inventive, cela permet à celle-ci d'imaginer différentes actions et projets qui pourront impliquer certains des artistes résidents, durant et au-delà de leur séjour. Enfin, il est bon de souligner

L'Etat iranien, en tant que Partenaire Souscripteur dispose de plusieurs ateliers logements où il peut envoyer des artistes en résidence.



▲ *La Cité internationale des Arts à Paris*



▲ *Nouvel atelier-logement à la Cité internationale des Arts*

que les résidences sont accessibles aux artistes français.

Faire en sorte que la nouvelle dynamique perdure

J'ai posé la question à Bénédicte Alliot sur l'existence éventuelle d'une évaluation et d'un retour évaluatif par les bénéficiaires des résidences. Il existe effectivement un document que les artistes sont invités à retourner à la Cité après leur résidence, et son utilité dépend certes de la nature suggestive ou objective de l'enquête conduite autant que de la volonté de l'enquêté de répondre. La Cité conduirait également et actuellement d'autres types d'analyses et évaluations sur son propre fonctionnement, sur les résultats des objectifs mis en place; cela m'a paru extrêmement positif en ce sens que cette structure s'était peu ou prou sclérosée avant l'arrivée de la nouvelle direction. L'art d'aujourd'hui évolue à peu près à la vitesse où se succèdent et sont subverties les nouvelles technologies, art lui-même épris de nouvelles technologies, de nouveaux médias, pris d'autre part dans une volonté et un besoin de renouvellement suscités par le marché.

Avec sa nouvelle directrice, la Cité des arts joue un rôle de plus en plus essentiel dans la vie artistique intense que connait la France, et on peut espérer que cette un peu vieille Cité va continuer à se transformer pour s'inscrire comme incontournable dans l'histoire de l'art, comme ont su le faire antérieurement des lieux tels le PS1 de New York ou Munster, en Allemagne.

Enfin, il semble que les rotations rapides des nombreux résidents laissent entendre que les artistes désireux de candidater ne doivent pas hésiter à le faire, mais surtout à partir d'un projet prenant en compte à la fois leur création artistique et ce qu'elle pourrait advenir durant une résidence au cœur de la France, terre des arts. L'offre faite par la Cité des arts est conséquente, et nul artiste ne doit sortir indemne de son séjour: rencontres, contacts, réalisations, retours en France sur de nouveaux projets dans et hors la Cité. ■

Les potentialités et les défis de la cyber-formation en matière d'études islamiques en Afrique subsaharienne

Saïd Khânâbâdi

Prologue: Des cours des marabouts au pied des baobabs et des cours des sheikhs chics dans les salles virtuelles du Hi-Tech

Lorsqu'Ibn Batouta, le grand voyageur arabo-musulman, visite, au XIVe siècle, les régions subsahariennes de l'Afrique, il ne cesse d'admirer la qualité des écoles religieuses de ces pays et la motivation des peuples africains à l'égard de l'apprentissage des sciences islamiques. Depuis le temps des Marabouts traditionnels jusqu'à l'ère moderne et le lancement des projets de la télé-éducation coranique chez les communautés musulmanes d'Afrique, les habitants de ce continent font preuve d'un engouement croissant vis-à-vis des études théologiques. Les origines philosophiques et les caractéristiques psychologiques de cette quête de la religiosité à l'africaine, ont créé une singularité dans les conduites confessionnelles de ces communautés. Les questions de l'e-Learning et de l'enseignement à distance à travers les plateformes informatiques, sur le continent africain et surtout dans les régions subsahariennes, recèlent ainsi certaines particularités qui sont parfois négligées par les structures iraniennes actives dans ce domaine.

Cet article envisage d'aborder ces particularités en adoptant une vision dite pathologique afin d'offrir un profil plus réaliste et plus concret des potentialités de cyber-formation en matière de sciences islamiques en Afrique subsaharienne.

Les difficultés d'avoir accès à Internet pour une large partie des usagers de cette région, la nécessité d'élaborer des sources *offline*, l'importance accordée aux gadgets popularisés et aux nouveaux moyens de télécommunication comme le Podcast et la micro-diffusion grâce à Bluetooth, la considération de l'esprit socioculturel et linguistique des usagers africains dans la conception des cours virtuels, la localisation des données de base pour les sociétés cibles, apparaissent être les premières préoccupations au niveau des pédagogues des établissements iraniens, qui se donnent comme objectif de profiter des potentialités offertes par le cyberespace africain pour faire entendre les messages pacifiques et salvateurs du vrai Islam à l'encontre de ce chaos des médias occidentaux et des prédicateurs wahhabites. Cette recherche se voit donc comme un texte pragmatique ayant pour objectif d'évoquer les nécessités et les devoirs parfois oubliés de la cyber-formation dans le secteur des études islamiques en Afrique subsaharienne.

Introduction: historique d'une problématique et d'un problème historique

Depuis que les sciences modernes sont enseignées en Iran contemporain, nous nous sommes heurtés à une réception parfois inappropriée des nouvelles technologies et moyens de communication de la vie moderne. Expliquer les causes socio-culturelles de cette tendance chez les Iraniens au cours de ces deux derniers siècles dépasse les limites d'un tel article. Néanmoins, il est nécessaire d'évoquer cette problématique, du fait de son lien avec le sujet que

nous allons traiter.

Depuis quelques années, nous sommes le témoin de la multiplication des universités et des écoles iraniennes actives dans le domaine de l'enseignement virtuel des études islamiques. Ainsi, même des organisations non gouvernementales et privées (les bureaux de certains grands Ayatollahs de Qom, par exemple) sont entrées dans ce secteur. Le but de tous ces établissements est certainement de faire connaître les principes de la foi islamique, un but en soi louable. Cependant, en adoptant un regard plus critique, nous constatons malheureusement l'existence d'un manque de professionnalisme dans ce domaine. La question des études religieuses, leur dimension pédagogique actuelle, et leur rapport avec la discipline de la communication sont aujourd'hui le sujet de nombreuses recherches académiques au sein de grandes universités internationales. Chaque année, nous découvrons de multiples ateliers et séminaires organisés ou plusieurs livres et magazines publiés afin de répondre à ce besoin croissant dans les milieux chrétiens et musulmans. Bien que la majorité de ces efforts scientifiques soit focalisée sur les activités des centres chrétiens, le résultat final est applicable aux autres confessions, car les méthodes et les mécanismes traités sont, en grande partie, ceux utilisés dans les centres religieux iraniens. De même, le public destinataire est aussi similaire, et touche surtout des personnes vivant sur les continents africain, sud-américain et asiatique.

> Les questions de l'e-Learning et de l'enseignement à distance à travers les plateformes informatiques, sur le continent africain et surtout dans les régions subsahariennes, recèlent ainsi certaines particularités qui sont parfois négligées par les structures iraniennes actives dans ce domaine.

C'est dans ce contexte que le présent article vise à aborder quelques points essentiels sur ces centres islamiques iraniens actifs dans le cyberespace du continent africain en général, et dans les



▲ *Université internationale Al-Mostafa*



▲ *Le début de l'année scolaire d'Al-Mustafa Al-Alamia, Qom*

zones subsahariennes en particulier.

Concernant notre méthodologie, la nature brève et concise de cet article ne nous permet pas d'avoir un corpus élargi et colossal; nous nous limiterons dès lors ici à des observations *in situ*, complétées par des entrevues avec des prédicateurs iraniens et étrangers dans lesdites régions et enfin par des sources disponibles sur Internet, en vue de former la base scientifique de notre recherche. Au niveau des sources livresques, il faut néanmoins constater le faible nombre des corpus en Iran, du moins dans la section francophone.

> La possibilité de réaliser des économies est l'un des premiers apports de la cyber-formation en matière d'études islamiques: elle permet ainsi de réduire le recours aux ressources humaines ou de s'appuyer sur des volontaires locaux qui s'engagent parfois dans ces types d'activités, selon un mode de fonctionnement similaire aux centres chrétiens.

Potentialités de l'éducation islamique à travers les cours virtuels L'élargissement de la couverture géographique

Si l'on prend l'université internationale Al-Mostafa comme un exemple réussi de centre religieux iranien actif dans le secteur de l'éducation islamique au-delà des frontières nationales, nous constatons que, d'après sa communication officielle, cet établissement accueille actuellement des étudiants issus de 60 pays étrangers. Mais, on peut considérer ce chiffre déjà remarquable d'un autre point de vue: cela signifie aussi que cette université n'a pas de présence physique ni intellectuelle dans presque 140 pays du monde. Certes, il n'est pas possible, même pour les plus grandes universités prospères des pays développés, de couvrir physiquement l'ensemble des zones géographiques des

cinq continents. Mais la cyber-formation et les modèles d'*Open University* (Université pour tous) permettent de doter les universités internationales de moyens d'élargir leurs zones d'influence de façon croissante.

La présence intellectuelle de l'Iran en Afrique subsaharienne

L'Iran dispose d'un long arrière-plan intellectuel et confessionnel sur le continent africain. En Afrique de l'Est, les grands ports sont, depuis très longue date, fréquentés par les marchands musulmans arabo-persans. En Afrique de l'Ouest, les écoles confessionnelles et gnostiques comme la Ghâderiyeh (surtout au Sénégal) s'inspirent des idées de l'Iranien Abdolghâder Guilâni, ou encore la confrérie Mouridiyyeh fondant ses principes philosophiques sur la pensée de l'Iranien Emâm Mohammad Ghazali. Même dans le lexique du wolof, la langue autochtone parlée largement en Afrique de l'Ouest, on rencontre plusieurs mots d'origine persane. Les éléments attestant la présence intellectuelle de la culture iranienne dans cette région sont abondants. Le cyberespace africain dans ces régions a donc déjà cette base philosophique originairement en contact avec les centres scientifiques iraniens. Nous observons aussi que même parfois dans les villages très éloignés des grandes villes, les gens de diverses couches sociales apposent les portraits de l'Imam Khomeiny ou ceux du Guide suprême de la Révolution Islamique aux murs de leurs maisons.

Causes financières

Eu égard aux limites budgétaires des universités islamiques iraniennes comparées par exemple aux universités saoudiennes, réunir des financements nécessaires pour renforcer une présence internationale paraît être l'un des principaux enjeux pour les directeurs de ces universités ainsi que leurs sponsors étatiques et privés. La possibilité de réaliser des économies est l'un des premiers apports de la cyber-formation en matière d'études islamiques: elle permet ainsi de réduire le recours aux ressources humaines ou de s'appuyer sur des volontaires locaux qui s'engagent parfois dans ces types d'activités, selon un mode de fonctionnement similaire aux centres chrétiens. L'autre apport financier, de premier plan, est l'exonération de taxes des établissements virtuels dans certains pays où la fondation des universités réelles coûte très cher au niveau des frais fiscaux et douaniers.

L'Iran dispose d'un long arrière-plan intellectuel et confessionnel sur le continent africain. En Afrique de l'Est, les grands ports sont, depuis très longue date, fréquentés par les marchands musulmans arabo-persans. En Afrique de l'Ouest, les écoles confessionnelles et gnostiques comme la Ghâderiyeh (surtout au Sénégal) s'inspirent des idées de l'Iranien Abdolghâder Guilâni, ou encore la confrérie Mouridiyyeh fondant ses principes philosophiques sur la pensée de l'Iranien Emâm Mohammad Ghazali.

La question des donateurs

Dans la majorité des pays voisins, une part importante des dépenses financières des écoles religieuses est fournie par les sources privées et non gouvernementales. Les universités virtuelles ont cette



possibilité de capter, plus largement, les dons bénévoles des communautés chiites des différents pays (surtout les fonds libanais et koweïtiens) pour améliorer leurs services didactiques. Les moyens offerts par le commerce numérique peuvent présenter un atout pour ces universités, surtout dans le cas où les transactions bancaires à l'échelle internationale sont presque impossibles pour les acteurs iraniens impliqués.

On observe même que dans leurs allocutions adressées à leurs compatriotes, les anciens élèves des écoles religieuses d'Al-Mostafa préfèrent utiliser les langues locales en lieu et place des langues officielles dans lesquelles ils ont fait leurs études. Cela entraîne immanquablement des difficultés pour trouver des équivalents précis et justes pour les termes spécifiques de la terminologie chiite.

Les défis majeurs de la formation à distance sur l'islam en Afrique subsaharienne

Nous abordons ici les défis spécifiques à notre région d'étude, sans aborder les critiques plus générales au sujet des systèmes de l'éducation à distance.

L'accès à Internet

L'Afrique est un continent en plein essor informatique et médiatique. Les grandes sociétés de télécommunication ont largement investi dans ces secteurs, et les indices du développement infrastructurel dans ce domaine révèlent des chiffres surprenants. Mais cela ne doit pas cacher les manques et défis des pays africains dans le domaine de l'accès à Internet. Dès lors, il est nécessaire d'être prudent concernant la mise en place de plateformes informatiques et de cyberformations dans ces pays dont les habitants n'ont pas la possibilité financière ou technique de se connecter facilement au cyberespace.

Une solution consiste à exploiter le potentiel des alternatives télécommunicatives. Les populations de ces pays ont ainsi tendance à diffuser les médias de leurs téléphones portables à travers Bluetooth et le Podcast. Il est donc possible de les utiliser pour diffuser des fichiers de leçons audio ou vidéo. Une autre solution consiste à mettre à disposition des sources hors ligne. Ainsi, certains sites iraniens ont déjà inauguré des médiathèques *offline* dans leurs



▲*Siège de l'Université virtuelle Al-Mostafa*

banques de données. Depuis quelques années, des sites iraniens comme *Tebyan* ont aussi donné à leurs abonnés la possibilité de se connecter aux messageries de ces sites, en profitant d'un accès gratuit à Internet.

Les langues autochtones de l'Afrique subsaharienne

En ce qui concerne la langue des matières didactiques destinées aux usagers africains, le travail se divise en plusieurs groupes linguistiques. L'anglais, le français, à côté du portugais et de l'espagnol sont les langues officielles des pays de l'Afrique subsaharienne (sans évoquer l'arabe qui occupe un statut singulier dans les études islamiques). Ces langues sont majoritairement utilisées dans les cyber-formations des universités religieuses iraniennes. Néanmoins, une prise en compte des langues et dialectes locaux, largement utilisés, s'avère nécessaire. Prenons l'exemple de Sheikh Zakzaki, fondateur du Mouvement islamique au Nigeria et figure bien connue en Iran. La langue officielle de la République fédérale du Nigéria est l'anglais, mais dans ses discours, Sheikh Zakzaki a toujours l'habitude de s'exprimer dans la langue autochtone Gbagyi de la localité Zaria. Il en va de même pour les prédicateurs des autres pays de l'Afrique subsaharienne. Même chez les leaders des mouvements salafistes, une grande importance est accordée aux langues indigènes. Cela est notamment dû au fait que les habitants de ces pays anciennement colonisés considèrent l'usage des langues locales comme un retour vers leurs origines panafricaines. On observe même que dans leurs allocutions adressées à leurs compatriotes, les anciens élèves des écoles religieuses d'Al-Mostafa préfèrent utiliser les langues locales en lieu et place des langues officielles dans lesquelles ils ont fait leurs études. Cela entraîne immanquablement des difficultés pour trouver des équivalents précis et justes pour les termes spécifiques de la terminologie chiite. Dès lors, dans la préparation des sources pour les plateformes informatiques du système du E-learning, les universités religieuses d'Iran doivent s'efforcer de mettre en place des cours directement dans les langues autochtones pour couvrir un public plus vaste, mais aussi pour répondre à un certain sentiment anticolonialiste dans certaines régions de l'Afrique subsaharienne, où les populations sympathisent plus facilement avec les prédicateurs qui s'expriment en langues locales qu'européennes.

En guise de conclusion

La nécessité d'investir dans le domaine de la formation à distance en matière d'études islamiques, est une nécessité évidente pour les universités islamiques d'Iran. Mais cela nécessite une préparation attentive et adaptée au contexte local. Il nous semble fondamental de prendre en compte les spécificités techniques, géopolitiques et culturelles des pays cibles en vue d'atteindre des résultats optimaux et de contribuer à la formation des futurs prédicateurs africains du message de l'islam. ■

Sources:
- http://fr.miu.ac.ir/, Site francophone de l'Université internationale Al-Mostafa
- http://www.elearning-africa.com/fra/index.php, Site de la douzième conférence internationale sur les TIC appliquées au développement, à l'enseignement et à la formation sur le continent africain
- http://cscc.scu.edu/trends/v25/v25_1.pdf, Religion and the Internet, Heidi Campbell, Communication Research Trends, California
- http://www.brill.com/journal-religion-africa, Journal of Religion in Africa

53

Les Chams musulmans d'Asie du Sud-est ont-ils été convertis par des Perses?

Bruno Deniel-Laurent

Héritiers d'un empire hindouiste disparu – le Champa –, les Chams occupent une place singulière en Asie du Sud-est: Cambodgiens sans être Khmers, ou Vietnamiens sans être Viêt, musulmans dans des pays majoritairement bouddhistes, ils relèvent de traditions religieuses qui restent aujourd'hui encore mystérieuses. Car si la majorité des Chams s'inscrivent parmi les «gens de la *sunna*», une minorité d'entre eux suit une voie islamique «insolite»[1] qui semble agglomérer un antique substrat brahmaniste et des apports chiites. D'où cette hypothèse exaltante: est-ce par le truchement de prédicateurs perses qu'une partie des Chams cambodgiens et vietnamiens ont embrassé la religion musulmane?

Aujourd'hui disséminés entre le Royaume du Cambodge et la République socialiste du Viêt Nam, les Chams peuvent s'enorgueillir d'être les descendants de l'une des plus puissantes confédérations hindouistes de la péninsule Indochinoise. Etendu le long des côtes de la Mer de Chine, ponctué de ports marchands où s'arrêtaient commerçants malais, perses ou indiens, le Champa était vers l'an mille un vaste Etat agricole que quadrillaient des temples en brique dédiés à Shiva et aux divinités locales. Mais dès le Xe siècle, les Viêt ont entamé leur «Poussée vers le Sud». Dès lors, l'histoire du Champa s'est résumée à une lente et inexorable agonie: la grande cité de Vijayapura a ainsi été rasée par les Viêt en 1471, ce qui a provoqué l'entrée en diaspora des Chams; des dizaines de milliers d'entre eux trouvant refuge dans le royaume khmer du Cambodge. L'ultime royaume cham, le Panduranga, fut démantelé en 1832 par un roi annamite: le Champa sortait ainsi définitivement de l'histoire.

Principalement présents au Cambodge, les Chams représentent aujourd'hui 5% de la population cambodgienne, ce qui correspond à quelque quatre-cent-mille âmes. Ils sont plus minoritaires encore (un pour mille) au sein du Viêtnam, pourtant berceau historique de leur empire. Originellement hindouistes, les Chams sont désormais quasiment tous musulmans: au XVe siècle, tandis que leurs royaumes se délitaient l'un après l'autre, les Chams ont en effet choisi d'embrasser la religion coranique, probablement sous l'influence des Malais, leurs cousins linguistiques. En se faisant musulmans, les Chams ont ainsi pu resserrer les liens avec le monde malais, sa bourgeoisie commerçante, ses docteurs en religion, sa jurisprudence islamique.

La plupart des Chams s'inscrivent donc dans le creuset de l'islam sunnite, plus particulièrement celui de l'école de jurisprudence chaféite, prédominante en Asie du Sud-est. Mais face à cette majorité sunnite – ou, si l'on préfère, en leur dehors –, il existe une communauté, estimée à 100 000 personnes environ, qui vit selon les règles d'un islam idiosyncrasique teinté de nuances chiites, matriarcales et brahmanistes. On les appelle «Chams Banî» au Vietnam et «Chams de l'imam San» au Cambodge, du nom d'un mystérieux maître spirituel qui vivait au Cambodge au milieu du XIXe sous le règne du roi khmer Ang Duong. Lorsque l'on observe les rites religieux de ces Chams non-sunnites, on constate qu'ils cumulent les signes extérieurs que l'on prête généralement aux confréries soufies: vénération accordée à un maître tutélaire; existence de bréviaires mystiques jalousement conservés par les chefs religieux; stricte cérémonie d'initiation; primat du *zikr* et du chant cyclique; recours fréquent au langage symbolique, à la poésie, aux notions de «vent» et de «souffle», d'«air» et de «vide».

Certains indices laissent aussi à penser que la conversion de ces Chams à l'islam aurait été inspirée par la présence – au Champa ou au Cambodge – de missionnaires chiites, peut-être perses ou mésopotamiens. Il suffit pour s'en convaincre de remarquer que les figures d'Ali (le premier Imâm des chiites), de Hassan et de Hossein occupent une place de choix dans la cosmogonie des Chams Banî et des Chams de l'imam San. Nombre de fidèles portent d'ailleurs ces prénoms, ce qui ne peut être un hasard. Au début du XXe siècle, le Révérend-Père Durand, un missionnaire catholique français, remarquait déjà que l'*Histoire de la Grande Déesse* – un livre saint vénéré par les Chams Banî – accordait «une place d'honneur incomparable à Hassan et Hossein, les deux fils d'Ali, le gendre chéri du Prophète, évincé du khalifat par les intrigues et l'ambition d'Abou-Bekr et de ses successeurs». L'organisation religieuse de cette communauté cham repose aussi sur une hiérarchisation stricte, incluant un «clergé» – comme chez les chiites – et des rites d'initiation. La plupart des pratiques cultuelles ne peuvent être exercées que par une classe d'hommes préalablement initiés aux mystères spirituels de la communauté: tout de blanc vêtus, portant un turban immaculé, ceux-ci doivent évidemment se caractériser par une rectitude morale sans tâche, et eux seuls sont admis à pénétrer dans la mosquée. Les femmes, les enfants et les hommes non-initiés, ne pouvant se joindre à eux lors de la grande prière du vendredi, se contentent pendant les offices de se regrouper autour du bâtiment, jetant depuis les fenêtres des regards curieux.





▲ *Les Chams musulmans*

En l'absence de sources historiques fiables, il est impossible de connaître exactement les conditions dans lesquelles les Chams, et en particulier les non-sunnites, ont été convertis à l'islam. Même si l'hypothèse d'une influence chiite et perse reste hautement probable, il serait hasardeux de vouloir intégrer les Banî et les Chams de l'Imam San au sein d'une «orthodoxie chiite»: à l'instar des Druzes, des Alaouites ou des Alévis, ils forment une hétérodoxie singulière et irréductible dont les manifestations cultuelles, joyeuses et chatoyantes, ravissent celles et ceux qui ont la chance de les avoir rencontrés. ■

1. Pour reprendre l'expression de l'ethnologue Agnès De Féo, réalisatrice d'un documentaire («Un islam insolite») sur les Chams Banî.

Keyvân Arzâghi: représentant d'une nouvelle écriture de l'émigration dans la littérature persane

Zahra Hadjibâbâï

En littérature persane moderne, parler d'émigration signifie parler de la littérature de l'exil dont l'un des pionniers est Alavi, avec son roman *Mirzâ*. Cependant, on voit de plus en plus, dans la littérature extrême-contemporaine, l'émergence d'un récit centré autour de l'émigration volontaire.

Ces ouvrages mettent en scène la tendance à l'émigration et à l'expatriation actuellement notable dans certaines couches de la société iranienne, en particulier chez les jeunes. La plupart de ces œuvres ont des auteurs qui ne proviennent pas des sphères de l'immigration, mais qui y ont été sensibilisés en constatant les méfaits de ce phénomène.

Keyvân Arzâghi (1963) est l'un de ces écrivains qui, dans son premier roman *Sarzamin-e Noutch* (2012), dresse un constat différent de ce phénomène apparaissant dans la plupart des cas comme un problème. En utilisant un style proche de l'oral, avec l'emploi d'un langage familier au rythme rapide et aux phrases courtes, Arzâghi contextualise son récit dans un univers familier pour le lecteur et augmente l'intérêt de sa mise en scène de l'émigration. D'autre part, en choisissant de faire parler un narrateur émigré, il se donne la possibilité de considérer avec un certain détachement les problèmes issus de ce phénomène.

À travers la vie d'un jeune couple d'émigrés, Arash et Sanam, l'auteur évoque la réalité de l'émigration sans prendre position pour ou contre le pays d'accueil ou d'origine. Ce qui singularise ses récits est la manière de décrire et de parler du pays d'accueil, qui est ici les États-Unis. C'est à travers la polyphonie et l'opposition des discours nés de visions du monde différentes et souvent conflictuelles qu'il met en scène la réalité de la vie dans ce nouveau pays. Au lieu de privilégier l'une des cultures et de remettre l'autre en question, il tente plutôt de suggérer un échange entre les deux cultures, du pays d'origine et du pays d'accueil. Ainsi, contrairement à la majorité des fictions sur l'émigration qui contiennent un regard politique, *Sarzamin-e Noutch* préfère une approche sociale.

Arash et Sanam ont quitté leur pays sans savoir vraiment comment la vie se passerait aux Etats-Unis, uniquement séduits par les apparences de vie d'amis émigrés. Ils en sont donc arrivés à considérer l'expatriation comme le seul moyen de réussir. Dans la conférence intitulée *Des espaces autres*, Michel Foucault affirme que l'époque actuelle est davantage déterminée par l'espace que par le temps[1], et il semble que les personnages considèrent le passage de la frontière et le commencement d'une nouvelle vie ailleurs comme le passage du malheur au bonheur. Le titre du roman, *Sarzamin-e Noutch*, qui signifie littéralement «le territoire qui colle», met en relief l'importance de l'espace dans la vie des personnages. Pour eux, le bonheur s'est résumé à vivre aux Etats-Unis à tout prix.

Pourtant, Arash et Sanam possédaient en Iran tout ce qui est nécessaire à une vie sereine et dénuée de soucis; aussi, la réelle motivation de leur migration réside dans un désir d'accéder à un statut plus élevé en gagnant plus d'argent.

Mais à la recherche de plus de bien-être, ils commencent à perdre leur tranquillité originelle. Le lecteur est témoin de l'impact du déplacement sur l'identité des immigrés. Dans son ouvrage *Stratégies identitaires*, Carmel Camilleri précise trois sortes de stratégies dans la rencontre avec l'autre: la stratégie de l'assimilation, la stratégie de la revalorisation de la singularité, et la stratégie intermédiaire

On constate ces trois types de stratégies chez les personnages de notre corpus: Sanam, parfaitement séduite par son image de l'Amérique, ne parvient pas à établir d'équilibre entre sa culture et la culture américaine, et tente de s'américaniser autant que possible. Elle est en rupture avec sa propre culture. On peut considérer sa démarche comme une stratégie d'assimilation. Elle perd au fur et à mesure son identité première; on constate d'abord des changements dans son physique, puis dans sa manière de penser. Elle adopte un comportement différent de celui que ses proches attendent d'elle. Comme ses faits et gestes sont une imitation pure, Sanam ne parvient pas à se comporter d'une manière équilibrée, et devient difficilement supportable pour son mari. Tout au long du roman, le personnage-narrateur fait quelques allusions à un couple américain à la vie tranquille et sympathique qu'il connaît. Arash établit ainsi un parallèle entre la vie de ce couple et sa propre vie conjugale. La manière de vivre de ce couple américain semble montrer que Sanam a mal compris le principe de l'intimité sur lequel on insiste tant aux Etats-Unis:

«*Incidemment, c'est aussi mon problème. Mon problème, c'est que tu dis que «La vie est comme ça ici.» et que tu parles sans cesse de* privacy. *Ce que l'on nomme ici* privacy, *en Iran, nous le nommons l'intimité. Est-ce que nous étions tout le temps ensemble en Iran? N'allais-tu pas souvent au cinéma avec tes amis? Au théâtre? N'avais-tu pas de voiture? N'avais-tu pas d'emploi? N'avais-tu pas tes propres droits? Etais-tu enfermée de force à la maison? Quand est-ce que nous n'avons pas respecté l'intimité de l'un et de l'autre pour que maintenant, ici, dans cette partie du monde, cette intimité soit devenue*

Keyvân Arzâghi (1963) est l'un de ces écrivains qui, dans son premier roman *Sarzamin-e Noutch* (2012), dresse un constat différent de ce phénomène apparaissant dans la plupart des cas comme un problème. En utilisant un style proche de l'oral, avec l'emploi d'un langage familier au rythme rapide et aux phrases courtes, Arzâghi contextualise son récit dans un univers familier pour le lecteur.

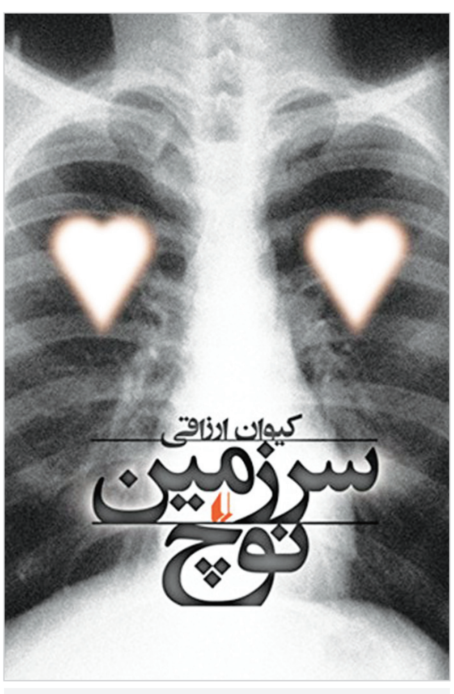


▲ *Keyvân Arzâghi*

l'origine et la base de la vie?»[2]

Comme l'affirme C. Camilleri, si la stratégie d'assimilation est poussée à son extrême, elle peut provoquer une rupture avec les liens familiaux et la communauté d'appartenance. On constate ainsi que Sanam a de plus en plus de mal à supporter ses proches et amis iraniens. Elle se sent indépendante des autres, même de son mari: «*Ici, la vie est ainsi, Arash. Ce n'est pas possible qu'on devienne Américains tout en continuant de penser comme des Iraniens. La vie américaine, c'est la privacy. Cela veut dire que les êtres ne sont pas collés les uns aux autres, qu'ils sont indépendants. C'est-à-dire chacun fait ce qu'il aime. Pourquoi devons-nous fréquenter tes amis iraniens et ta famille qui n'ont fait preuve à notre égard d'aucune gentillesse particulière?*»[3]

Comme l'affirme C. Camilleri, si la stratégie d'assimilation est poussée à son extrême, elle peut provoquer une rupture avec les liens familiaux et la communauté d'appartenance. On constate ainsi que Sanam a de plus en plus de mal à supporter ses proches et amis iraniens. Elle se sent indépendante des autres, même de son mari.



▲ *Couverture du roman* Sarzamin-e Noutch

A l'opposé de Sanam, Arash a beaucoup de mal à assimiler la nouvelle situation et les particularités de son pays d'accueil. Le choix d'une narration à la première personne avec focalisation interne permet à l'auteur de bien camper son personnage atteint par une crise d'identité. Arash est totalement étranger à son nouveau milieu, même s'il accepte contre son gré de parler l'anglais. Il ne parvient pas s'adapter à sa nouvelle vie, et perd sa sérénité intérieure. Dans son nouveau pays, il se retrouve dans une situation difficile; dépossédé de son titre d'ingénieur, non reconnu, il doit accepter un emploi de statut inférieur. Tout en admirant les Etats-Unis, il n'y est pas satisfait et un stress dont il ne comprend pas les causes commence à le miner.

Il est sujet à un débat intérieur: il ne peut pas rompre avec son passé qu'il contemple avec nostalgie, et ne trouve une certaine paix qu'en lisant des livres en persan; néanmoins, il lui est difficile de quitter les Etats-Unis, ce pays tant désiré. Cette incertitude est déjà annoncée par l'un des éléments paratextuels: la couverture du livre, qui représente une poitrine avec deux cœurs. Comme si Arash avait deux cœurs, l'un palpitant pour l'Iran, l'autre pour son pays d'accueil. Il traverse une crise qui n'est pas seulement identitaire: d'une part, il s'inquiète de façon ambigüe pour son avenir, de l'autre, sa nostalgie et son rejet intime de son nouveau pays provoquent une accumulation de tension

mentale qui menace sa santé psychologique. Il finit par être victime de crises de panique, qui se multiplient. Ce sont ces attaques qui l'obligent à quitter les Etats-Unis et sa femme, qui refuse de retourner en Iran.

A travers les relations de ce jeune couple, l'auteur nous présente d'autres "tranches de vie" d'immigrés iraniens aux Etats-Unis. Il y a par exemple Emâd, le cousin d'Arash, qui y vit depuis dix ans. Emâd est représentatif des immigrés qui adoptent une stratégie intermédiaire et parviennent à établir un certain équilibre entre leurs convictions et leur culture d'origine et celles de leur pays d'accueil. Par exemple dans la culture iranienne, on ne marche jamais avec des chaussures sur un tapis, alors qu'une telle règle n'est pas forcément respectée aux Etats-Unis. Pour respecter sa propre culture sans mettre mal à l'aise ses convives étrangers, Emâd a trouvé un moyen: à l'entrée de sa maison, il a accroché un tableau qui, en anglais, demande indirectement aux convives de ne pas entrer chaussés dans la maison: «Le tapis iranien est un chef-d'œuvre artistique mondial, il est dommage de le salir avec nos chaussures.»[4]

L'auteur essaie de ne pas prendre position face aux réactions des différents personnages dans leur nouvel environnement. C'est cette représentation neutre qui semble assurer le lecteur de son impartialité.

Un autre élément à noter dans ce roman est le sens de l'humour présent chez ces immigrés, souvent déçus face à une réalité différente de leurs attentes initiales. C'est avec humour qu'ils expriment leur déception et parfois leur malheur. «Selon Freud, l'humour offre un moment d'évasion pour celui qui pratique, vu qu'il se soustrait à ses peines et ses angoisses. Il est, comme l'explique Kierkegaard, «lié à une sorte de désespoir», en se moquant des sujets que l'on doit traiter sérieusement.»[5]

Pour respecter sa propre culture sans mettre mal à l'aise ses convives étrangers, Emâd a trouvé un moyen: à l'entrée de sa maison, il a accroché un tableau qui, en anglais, demande indirectement aux convives de ne pas entrer chaussés dans la maison: «Le tapis iranien est un chef-d'œuvre artistique mondial, il est dommage de le salir avec nos chaussures.»

Grâce à l'humour, les contradictions de l'immigré tiraillé entre ses espoirs et les contraintes de la réalité sont dépeints avec une certaine finesse. Ainsi, l'ouvrage de K. Arzâghi se veut aussi une alerte aux futurs émigrés, ne serait-ce que concernant la nécessaire prise de conscience des dilemmes et changements identitaires qu'ils traverseront.■

---

1. Michel Foucault, *Le corps utopique; suivi de Les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 19 juin 2009.
2. Arzâghi, Keyvân, *Sarzamin-e Noutch,* Téhéran: Ofoq, 2012, p. 283.
3. *Ibid.*, p. 282.
4. *Ibid.*, p. 41.
5. Medjahed, Lila, *La littérature issue de l'immigration : une nouvelle forme de l'enseignement de l'humour interculturel*, Alger: éd. de l'Université de Mostaganem, 2011.

Bibliographie

-Arzâghi, Keyvân, *Sarzamin-e Noutch*, Téhéran: Ofoq, 2012.
-Camilleri, Carmel et Ali, *Stratégies identitaires*, Paris: PUF, 1990.
-Medjahed, Lila, *La littérature issue de l'immigration : une nouvelle forme de l'enseignement de l'humour interculturel*, Alger: éd. de l'Université de Mostaganem, 2011.
-Michel Foucault, *Le corps utopique*; suivi de *Les hétérotopies*, Paris: Éditions Lignes, 2009.



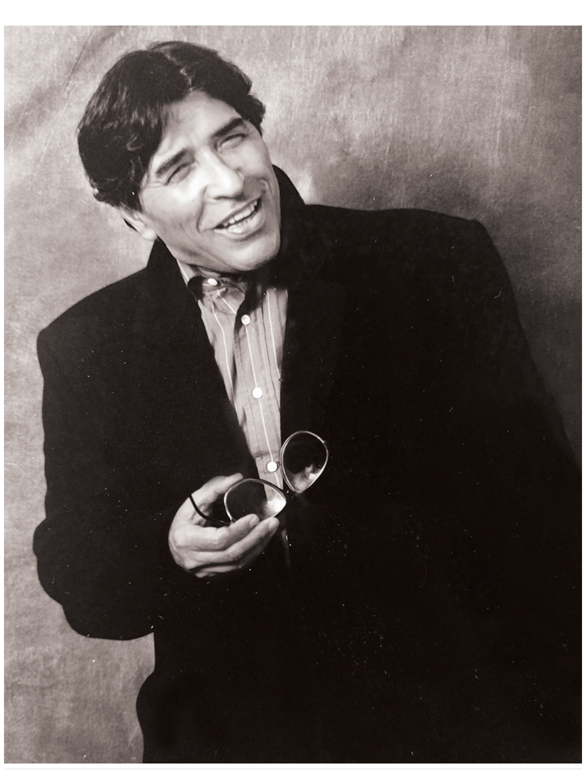
Yadollâh Royâï
Un poète persan en France… depuis tant de temps.

Jean-Pierre Brigaudiot

«L’homme bavarde quand il ne rêve pas.»
Yadollâh Royâï, in «Le passé en Je signature», éd.Caravan, Téhéran, 2000. P.12

Intraductiblité et illisiblité de la poésie

Yadollâh Royâï vit en France depuis des lustres. Il a gagné la France avant la Révolution Islamique, et c’est lors de l’une de mes expositions, fin 2015, à Téhéran, qu’un ami acteur de théâtre et fervent admirateur de son œuvre m’a donné ses coordonnées téléphoniques. Nous nous sommes rencontrés, Royâï et moi, et nous sommes très rapidement devenus amis. L’idée de cet article a pris racine en ce que je suis, c'est-à-dire un artiste plasticien et poète qui œuvre à faire travailler ensemble la poésie et la peinture, la poésie et la photo ou bien encore la poésie et la vidéo. C’est donc ce terrain de la poésie et plus généralement des arts qui nous lie d’une manière particulière, contribue à notre complicité et à ces rencontres, le plus souvent au café du coin, près de la demeure de Royâï. Nous y bavardons de manière informelle, nous formulons des projets, nous parlons de sa poésie, de leur traduction, de l’Iran avant la Révolution, de son adhésion d’antan au parti communiste, des conférences auxquelles il participe ou dont il est l’objet, des traductions de ses œuvres, du Marché de la Poésie à Paris…



▲ *Yadollâh Royâï dans sa jeunesse*

Quant à mon approche de la poésie de Royâï, elle sera de l’ordre du sensible et d’une réception déterminée par une culture qui n’est point celle d’un spécialiste de la poétique. D’autre part, il faut le dire, elle ne se fait qu’à partir des traductions car je ne parle point le persan. Certes, il n’est pas rare que l’accès à une œuvre poétique se fasse à travers ses traductions; encore faut-il accepter que la poésie soit définitivement in traductible ou tout du moins que son passage à une autre langue suppose une recréation où le poème devient autre que celui de la langue originale. Il est ainsi tout à la fois une recréation, une interprétation, relève d’une herméneutique et procède d’une trahison qui peuvent être médiocres ou excellentes, c’est selon la nature du travail de ceux qui œuvrent à ce passage d’une langue à l’autre. Rien

de bien dramatique à ce que le poème transposé en une nouvelle langue soit autre que ce qu'il est à son origine puisque lors d'une conversation de la vie ordinaire, la compréhension «simple» entre deux personnes parlant une même langue est une exception; le dialogue est en fait essentiellement un malentendu, il se fait en décalé, chacun ayant une compréhension propre de ce qui se dit, ou une incompréhension! Ici, avec la poésie de Royâï, le dialogue est celui de deux civilisations et cultures. Quant à la poésie elle-même, comme il en est du dialogue évoqué ci-dessus, il n'est certes point besoin qu'elle passe par une traduction pour être comprise d'autant de manières qu'il y a de lecteurs, pire encore, un même poème lu par un même lecteur sera compris et ressenti de manières plus ou moins différentes à chacune de ses lectures. Ceci étant dit pour annoncer la couleur: mon approche de la poésie de Royâï se fait à partir d'une interprétation effectuée par son traducteur, interprétation parmi d'autres interprétations également possibles, approche d'une interprétation perçue à partir d'une culture, la mienne, qui n'est point celle de Royâï, raison parmi d'autres pour laquelle j'ai eu quelques difficultés à entrer dans cette poésie pensée et écrite en persan, fondée sur une culture que je connais «un peu» mais finalement si peu! Toutefois, ma persévérance à lire et relire les mêmes poèmes de Royâï m'a permis de dépasser le stade d'une relative incompréhension première et celui de la croyance erronée de certains commentateurs en un hermétisme de cette poésie. Ainsi, l'approche se fait peu à peu, cette poésie s'apprivoise ou apprivoise son lecteur et demande, sinon un certain acharnement, une persévérance avec la nécessaire relecture des mêmes poèmes, comme il en est de toute «vraie» poésie, de toute œuvre, musicale, théâtrale, picturale, littéraire qui se reçoit différemment à chacune de ses approches. Pour conclure cette introduction, j'insisterai une fois encore sur la pluralité potentielle, sémantique et perceptible du poème, sur l'absence définitive de traduction d'une validité absolue, ce qui laisse ouverte la porte à une pluralité de traductions, ce qui signifie enfin que mon propos ne saurait être que subjectif, ô combien subjectif. Cependant, ce propos ne portera pas spécialement sur la traductibilité de la poésie mais plutôt sur un ressenti de celle de Royâï, sur ce que j'en perçois, sur, en quelque sorte, un partage de cet art, bien davantage que sur des débats d'école touchant tant au sens qu'à la forme de celle-ci. Car la poésie est avant tout partage et offrande faite au lecteur.

> Il n'est pas rare que l'accès à une œuvre poétique se fasse à travers ses traductions; encore faut-il accepter que la poésie soit définitivement in traductible ou tout du moins que son passage à une autre langue suppose une recréation où le poème devient autre que celui de la langue originale. Il est ainsi tout à la fois une recréation, une interprétation, relève d'une herméneutique et procède d'une trahison qui peuvent être médiocres ou excellentes.

Transposer en français la poésie de Royâï

Si la poésie est effectivement et définitivement in traductible, elle est néanmoins traduite afin que les lecteurs d'autres langues et cultures que celle

d'origine de cette poésie puissent y accéder, en tout cas davantage que par la contemplation des signes typographiques ou l'écoute du chant des mots persans lors des lectures publiques ou enregistrées. D'autre part, cette question de la traduction de la poésie est au cœur de ma propre démarche artistique puisque j'envoie non seulement mes poèmes vers une autre langue, le persan par exemple, mais également vers d'autres médiums et de ce fait, je me confronte à cette question du passage de la poésie à une autre langue, à un autre médium que le livre imprimé, et à une autre culture. Je pense que ce passage est une transposition qui se fait selon les modalités de l'interprétation et de la recréation, ces deux termes semblant adaptés à ce passage. Ailleurs que dans le domaine de la poésie, ne dit-on pas qu'un opéra a été «créé» lorsqu'il est joué pour la première fois, ne dit-on pas que l'orchestre «interprète» la musique? Les créateurs et les interprètes sont ici comme les «lecteurs» de la poésie: il y a autant de créations et d'interprétations qu'il y a de lecteurs et de lectures! Ceci pose également la question du lieu où se situe l'œuvre: dans le livret, dans la partition musicale ou bien dans le jouer la musique ou dans le spectacle offert au public? Evidemment, l'œuvre se situe à la fois dans le livret et dans son interprétation, l'un ou l'autre n'étant pas suffisant pour que cette œuvre advienne. Avec la poésie de Royâï, un poète qui pense et écrit toujours en persan, avec un traducteur persanophone qui pense probablement également en persan, la tâche est à priori fort ardue pour arriver à un résultat qui satisfasse d'une part l'auteur, et d'autre part le lecteur francophone et lui donne le sentiment de s'être malgré tout saisi de la nature de cette poésie, poésie peu «facile» d'accès, en ses formes comme en ses contenus et référents en toponymes, patronymes, personnages et divinités des légendes et du Parnasse persan.

> Ce propos ne portera pas spécialement sur la traductibilité de la poésie mais plutôt sur un ressenti de celle de Royâï, sur ce que j'en perçois, sur, en quelque sorte, un partage de cet art, bien davantage que sur des débats d'école touchant tant au sens qu'à la forme de celle-ci. Car la poésie est avant tout partage et offrande faite au lecteur.

Des études de droit à une poésie d'avant-garde

Yadollâh Royâï est né en 1932 dans une modeste ville près de Dâmghân, au nord-est de Téhéran, au sud des côtes de la mer Caspienne, à la limite du désert, désert si important dans le territoire persan, et sans doute bien davantage que géographiquement. Fils d'une poétesse et d'un père membre actif du parti communiste alors très présent en Iran, il a vécu là son enfance et son adolescence; aussi, ce désert est-il omniprésent dans sa poésie: le monde de l'enfance est d'une certaine manière le premier monde de chacun d'entre nous, indélébile. D'autre part, le désert est une configuration territoriale particulière et peu banale, fascinante et éclairante quant à beaucoup des choses présentes en Perse: néant habité sinon hanté, espace infini de la transhumance horizontale (la Route de la Soie) où la rêverie se peut déployer à son gré, où le temps compté est celui des étoiles qui brillent avec tant d'éclat.

«« …le désert était le début du monde, et le début du monde n'avait pas de direction, mais

une direction vers sa propre direction qui fut commencement du cercle.»
Adollâh Royâï, «Septante pierres tombales», éd. Tarabuste, 2016.

Après l'Ecole Normale de Téhéran, celle de formation des instituteurs et des professeurs, Royâï enseigne à Dâmghân puis se voit contraint de quitter sa ville natale: en tant que militant communiste, il doit se cacher pour échapper à la prison et il gagne à nouveau Téhéran où il sera malgré tout plusieurs fois emprisonné. Il y soutient néanmoins un doctorat en droit international, cependant qu'il entame peu à peu une carrière de poète grâce, notamment, à l'obligation de maîtriser le français qui est imposée au doctorant qu'il fut: porte ouverte sur la poésie de langue française et sans doute, à la clé, retour enrichi d'un nouvel éclairage porté sur celle de son pays natal, la poésie étant tellement omniprésente et prisée en Perse.

Cependant, le militantisme politique de Royâï faiblira peu à peu, trop de groupuscules rivaux et vains, dit-il, et la poésie s'installera au cœur de sa vie, telle qu'en elle-même et non plus en tant qu'outil au service d'une hypothétique révolution marxiste, d'un idéal inaccessible et utopique mis à mal par la connaissance, entre autres choses, de ce que fut le stalinisme.

«Royâï affirmait que la poésie doit être engageante et non pas engagée sinon elle serait assujettie aux engagements préétablis d'avance…»
Arash Joudaki (traducteur de l'ouvrage «Septante pierres tombales»), «Cénotaphe de la parole poétique», in «Septante pierres tombales» éd. Tarabuste, 1976, p. 197.

Dès lors, il œuvrera pleinement en poésie, à l'étudier, à en comprendre les ressorts, à en découvrir les multiples possibilités, à en inventer de nouvelles, pour dire le monde, pour rêver le monde… il y a tant à dire et tant de manières de dire les choses avec les mots lorsqu'ils sont mis entre les mains des poètes! Ces mots aux sens multiples et toujours à inventer. Ainsi Royâï, pourtant loin de devenir un poète purement formaliste, s'éloigne de ce fameux lyrisme de la poésie classique persane, de cette sensibilité attentive au moindre souffle, à la moindre teinte, au moindre parfum, sensibilité qui, quelquefois, devient sensiblerie. Ayant donc cessé de militer politiquement, il va s'orienter vers l'élaboration, la construction d'une nouvelle poésie et pour ce faire, il va lui falloir acquérir la maîtrise des mots, de leur capacité à dire et celer les choses, de sous entendre, de jouer et de se jouer du sens, de s'associer entre eux de manières inouïes. Il interroge la poésie pour mieux s'en servir et la servir. La poésie de Royâï, cependant, outrepasse le formalisme quelquefois excessif des mouvances expérimentales et radicales de la modernité et révèle les racines de l'auteur, le désert et l'histoire de son pays, par exemple, mais également la mer, les pierres tombales, les figures et fantômes de l'antiquité persane. Cette présence de la mer dans la poésie de Royâï peut, au premier abord, paraître paradoxale puisque son univers d'enfance est le désert, en quelque sorte une mer sèche,

Royâï, pourtant loin de devenir un poète purement formaliste, s'éloigne de ce fameux lyrisme de la poésie classique persane, de cette sensibilité attentive au moindre souffle, à la moindre teinte, au moindre parfum, sensibilité qui, quelquefois, devient sensiblerie.

immense et plate, vide ou presque d'habitants mais peuplée de mille lieux de mémoire, de serpents et de figures légendaires propres à la culture persane. La question est donc celle de cette alternative entre le minéral et l'aquatique, l'opaque et le transparent, ou de similitudes. Mer et désert sont des espaces où se compte le temps infini qui n'est pas celui des hommes, de leur labeur et de leur quotidien. Pour la mer, ce sont avant tout les marées et les vagues qui comptent sans fin ce temps infini, pour le désert le temps se compte aux cieux avec les lunaisons et les étoiles; cependant, l'un et l'autre comptent un temps incomptable car au-delà de l'échelle humaine, un temps où l'esprit du poète erre et rêve hors toutes limites, libre, tellement libre de réinventer le monde et l'être eu monde.

> Royâï va aller bien au-delà de la seule écriture de la poésie, il va mettre en œuvre un processus de théorisation de sa pratique, au regard de ses lectures en poésie mais également en différentes sciences humaines telles la linguistique, la phénoménologie ou la philosophie. Au-delà de la seule écriture, ce qui n'est certes déjà pas rien en poésie, il va développer la notion d'*espacementalisme.*

> «Ces poèmes m'ont aidé à demeurer en vie. Durant ces années, au fur et à mesure de leur apparition sur la page, ils amortissaient les mortelles meurtrissures par les coups timides portés aux blancs impertinents.»
>
> Yadollâh Royâï, «Septante pierres tombales», éd. Tarabuste, 2016.

Et Royâï avance en poésie, il dépasse le stade où celle-ci n'est qu'expression de soi, un refuge, une échappée; son premier ouvrage, *Sur les routes vides,* est publié en 1961 (il a donc 29 ans) et l'auteur lui attribue le statut de poésie expérimentale, ce qui l'inscrit dans la logique de ce que fut la poésie dans un certain nombre de pays à cette date, ceci dans la foulée de ce qui s'est également conduit en matière d'arts depuis la fin du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire les avant-gardes. Le contexte où opère Royâï est donc celui d'une remise en question générale de ce que sont et furent les arts, contexte où les avant-gardes avec la Nouvelle poésie et la Nouvelle Peinture iraniennes se succèdent et s'affirment, contexte où les arts se réinventent, se redéfinissent, se veulent régis par d'autres règles que celles d'antan, voire par l'absence de règles. Ici le titre, *«Les routes vides»* se présente comme symptomatique d'un choix: celui de ne point emprunter les voies tracées par les maîtres; les routes vides sont celles de l'expérimentation, non plus celles de l'imitation et cela est important en Perse où encore aujourd'hui, par exemple en calligraphie, en miniature ou en musique traditionnelle l'étudiant doit tenter d'atteindre le niveau de perfection du maître.

Théorisation du travail en poésie: *l'espacementalisme, la poésie de volume*

> «Gérard Genette prend le mot figure pour désigner la forme de l'espace qui se trouve entre la lettre et le sens: *Entre la lettre et le sens,* dit-il, *entre ce que le poète écrit et ce qu'il a pensé, se creuse un écart, un espace, et comme tout espace, celui-ci possède une forme. On appelle cette forme une figure.»* In «L'espacementalisme de Royaï, poétique de l'image et poétique de la connaissance», Farhâdnejâd Abbâs et Alavi Farideh, in Archive of SID, 2011.

Royâï va aller bien au-delà de la seule écriture de la poésie, il va mettre en œuvre

un processus de théorisation de sa pratique, au regard de ses lectures en poésie mais également en différentes sciences humaines telles la linguistique, la phénoménologie ou la philosophie. Au-delà de la seule écriture, ce qui n'est certes déjà pas rien en poésie, il va développer la notion d'*espacementalisme.* Il publiera, en 1969, le manifeste *Poésie de Volume, Poésie d'Espacement* auquel se rallieront de nombreux poètes iraniens de la Nouvelle Poésie.

«Je convoque l'indicible en appliquant la technique de mettre entre parenthèses mes visions reçues, système husserlien de la phénoménologie que je personnalise dans le domaine de ma poétique. Ainsi, par la mise en suspens de l'objet et de l'apparence visuelle, le poète trouve l'occasion de faire un second retour à la chose. Et dans cette attente, l'invocation de l'invisible se produit. C'est-à-dire que tout irréel, ayant un point de départ réel, glisse dans notre pensée à partir de sa réalité d'origine, et y affiche une finalité de celle-ci. La finalité des choses, nous la découvrons sinon l'inventons, alors qu'en pratique elle se révèle à nous dans l'espacement de notre retour à la parenthèse, où, l'apparence absorbée par le mental, finalité la supplante. «Il faut d'abord perdre le monde par Epoché pour le trouver ensuite dans une prise de conscience universelle de soi-même» (Husserl). Cette finalité de l'objet (la chose) prend corps ainsi sur la page par les mots qui la concrétisent au sein d'un langage qu'ils sont capables de créer, et est le produit d'une combinaison antérieure à notre corps. » «Je n'écris pas ce que je pense. J'écris ce que l'écriture me fait penser. C'est plutôt la combinaison des mots qui me pense, et qui m'apprend la pensée».
Adollah Royâï.

«C'est justement, par ce langage né à l'intérieur de la langue qu'une vision expérimentale, en excluant le réel, crée une autre réalité plus dense, plus vaste et plus référentielle, aussi bien au Je qu'à l'univers.»
Yadollâh Royäï, «Le passé Je en signature».
éd. Caravan, Téhéran, Iran, 2000.

Ce mouvement appelé *espacementalisme* implique que la poésie soit, davantage encore qu'elle ne sait l'être, un mode de connaissance de soi et du monde, une poétique de la poésie. Elle obéit à des modalités personnelles de saisie du langage, elle est une recherche sur elle-même, sur sa nature, ceci bien au-delà de ce que peut-être, par exemple, une poésie du seul ressenti. Avec l'*espacementalisme*, le poète n'est pas seulement le réceptacle d'émotions suscitées par le monde, sa réalité supposée ou son ressenti, il se sert du langage et des mots pour re-construire un monde, poétique, imaginé et débarrassé des contingences de la réalité quotidienne, bref, un monde en soi. Certes en cette volonté de refaire le monde, il y a une ombre sous-jacente, celle du jeune Royâï militant politique; s'il a renoncé à changer le monde par son engagement politique dans la mouvance communiste, il va le refaire avec pour armes «les simples



▲ *Yadollâh Royâï. Photo par Zahrâ Mâhouzi*

mots», pas si simples d'ailleurs, puisqu'ils disent ou ne disent pas ce que voudrait leur faire dire le langage, que ce que voudrait leur faire dire le poète, ou disent bien autre chose. Malgré mes recherches sur l'*espacementalisme* de Royâï, l'explication de ce dont il s'agit reste difficile à formuler clairement; peut-être le terme lui-même pose problème en sa traduction. Poésie *espacementaliste*, cela signifie peut-être poésie autotélique, une poésie qui dit des choses du monde et en même temps parle d'elle-même, s'auto-analyse, se bâtit en conscience de cela, des ressorts de cette construction. Un peu comme un tableau abstrait se construit en une logique qui est celle des éléments et des allusions qui le constituent. Ainsi la poésie deviendrait bien davantage que source d'expression du moi, elle serait source de connaissance de soi et du monde, poésie qui est si peu et cependant tant et tant! Comme un caillou, un rond dans l'eau, un souffle parfumé, un soir d'été, sont bien peu de choses et sur lesquels l'homme sait pourtant bâtir un monde, comprendre le monde, rêver le monde. Ainsi, l'écriture de chaque poème, du moindre poème, devient une expérience unique.

Poésie *espacementaliste*, cela signifie peut-être poésie autotélique, une poésie qui dit des choses du monde et en même temps parle d'elle-même, s'auto-analyse, se bâtit en conscience de cela, des ressorts de cette construction.

Avec cette poésie *espacementaliste*, il y a prise de conscience, par le poète, d'un au-delà du sens premier, celui d'une première lecture, par exemple. Ici le poème est à considérer comme un espace tridimensionnel où se joue bien plus qu'il n'y peut paraitre, où les mots mettent en dialogue un sens premier et leur espace d'inscription dans la page, le blanc ou les blancs qui contribuent à construire le poème. Ce à quoi s'ajoute ce qu'apporte le lecteur en termes de ce qu'il est, avec sa culture et son pathos, apport qui travaille avec l'espace physique et mental du poème écrit par Royâï. Espace tridimensionnel mis en action à la fois par le poète et par le lecteur, en ce qu'ils sont l'un et l'autre.

«Fondée sur la connaissance philosophique et surtout phénoménologique du poète, la poésie espacementaliste n'est plus le lieu des pensées alambiquées, mais le mode essentiel de la connaissance du monde.»
In «L'espacementalisme de Royaï, poétique de l'image et poétique de la connaissance», Farhâdnejâd Abbâs et Alavi Farideh, in Archive of SID, 2011.

Espacement(a)ls

Le sens
je le vois présent
avant qu'il ne soit réel
confusément présent
*
La ligne droite
et quelque crise s'absente
je m'égare dans le sens
et savoir
c'est l'absence qui me brosse le regard
danse de circonstance
*
Sur le banc la chose perd l'évidence et
la torture reçoit la sienne
sur la page mais
l'une évidente et l'autre pâle
dans le dictionnaire comme chez le
tortionnaire
est-ce le mot qui a tort? ou le tort qui dicte
le mot?

Si je ne crois pas que la poésie de Royâï soit pour le moins hermétique comme je l'ai entendu affirmer, je comprends et conviens qu'elle soit peu facile d'accès: le passage d'une langue à l'autre, d'une histoire, d'un climat à d'autres histoires et climats, ce passage s'effectue accompagné d'un réel *dépaysement* où le lecteur français ou francophone manque souvent de connaissances en terme de toponymes, de noms propres des figures évoquées et propres à la Perse d'hier et d'aujourd'hui. Certes ces noms donnent à rêver, ce qui est déjà beaucoup en ce monde, mais le désir du lecteur francophone est également et légitimement de savoir un peu ce dont il s'agit!

«Le dessin ciselé de l'aigle de Zarathoustra dominant la pente des marches du sommeil. Autour du tombeau quelques arbres décapités, et sur le tronc du plus grand d'entre eux est gravé le nom de Shams avec seulement sa date de naissance. Puisque Shams cherchait la place de la mort au lendemain de la mort.»
Adollâh Royâï, «Septante pierres tombales», éd. Tarabuste, Paris 2016.

De l'Iran à la France

Royâï nait donc au nord de l'Iran, y grandit, y devient enseignant, acquiert un doctorat en droit international à l'Université de Téhéran, ceci en même temps qu'il entre en poésie et adhère au parti communiste, raison pour laquelle il est poursuivi par le régime du Shâh et occasionnellement emprisonné. Finalement, réellement menacé physiquement, il gagne la France où il restera sans doute à jamais, pays où il bâtira l'œuvre qu'il a mise en chantier là-bas, en sa Perse natale. Aujourd'hui, ce poète jouit d'une grande notoriété, tant en Iran et dans les Etats persanophones du Moyen Orient, qu'en France et en d'autres pays où la poésie est vivante, où il est traduit et édité. S'il n'est pas le seul poète iranien à avoir proposé une alternative à la poésie des grands maîtres dont par exemple Hâfez, sa démarche et ses publications ont contribué à renouveler la poésie, à offrir une alternative à la versification «classique», et en même temps, cette poésie de Royâï a permis à son pays natal de tenir son rang au niveau mondial d'une autre poésie.

Plus longs que leur vie
Les oiseaux
Les oiseaux sur les cimes métaphoriques des nombres

A nouveau la vie d'encore autre fois
A dirait-on une fois encore
Un oiseau qui fait son nid
Chargé de se propres plumes
Sur la surface d'un coin des bosquets sans surface
Et la surface sans nombre
Sans métaphore de la cime
Sans les métaphores des cimes
Dont la mémoire des noms
Est de distances pleines de longs oiseaux

Adollah Royâï, «Versées labiales», éd. Tarabuste, 2013, p. 165

Ainsi en est-il de la poésie de Royâï, et en témoigne ce poème où la logique narrative partage le terrain avec la logique élaborée par la pensée du poète, son cheminement, le substrat théorique mis en place avec l'*espamentalisme*. Poème, objet conceptuel concomitamment détaché du réel et poruant attaché au réel, liberté relative mais liberté d'opérer la transmutation du quotidien en un rêve, celui d'un «autrement le monde». ■

67

Khayyâm et Abul-'Alâ al-Ma'ari étaient-ils hérétiques?
Critique de l'article intitulé: «Un regard sur les deux hérétiques Abul'Alâ al-Ma'âri et Khayyâm»
(1ère partie)

Jafar Aghayani-Chavoshi
Sharif University of Technology

Introduction

La connaissance des œuvres et de l'état d'esprit des poètes et penseurs des temps passés et l'étude de leurs évolutions spirituelles n'est pas une tâche aisée, et le chercheur se doit d'étudier avec attention les situations sociales, politiques et économiques de leur époque et passer en revue avec un esprit critique les textes anciens et modernes les concernant, et alors seulement il pourra analyser les œuvres de ces poètes et penseurs qui seront parvenues jusqu'à nous.

Ce travail en devient d'autant plus ardu lorsque l'on a affaire à des penseurs qui, de leur temps, furent accusés de mécréance et de paganisme. Dans ce cas de figure, en plus d'une connaissance parfaite de la situation sociopolitique de leurs époques, il est impératif d'étudier et d'analyser point par point et en détail tous les ouvrages écrits à leur sujet ainsi que leurs propres écrits et poèmes, et réunir toutes les opinions divergentes pour pouvoir ensuite trancher en connaissance de cause, en écartant préjugé et influence personnelle. Car nombreux furent dans l'histoire les philosophes et les poètes croyants, accusés à tort de mécréance et de paganisme pour le seul motif d'avoir osé se soulever contre quelque tyran ou d'avoir contesté telle ou telle pensée superstitieuse. Il est évident que ceux qui ne font pas preuve d'un zèle suffisant et se contentent de quelques sources éparses pour finalement répéter ni plus ni moins ce qu'on dit certains auteurs anciens ne méritent en aucun cas le qualificatif de «chercheur», et leurs travaux ne sont non seulement d'aucune utilité, mais peuvent même avoir un effet négatif et destructeur sur la société.

Un exemple par excellence de ce genre de travaux est un article intitulé «Un regard sur deux hérétiques: Abul'Alâ al-Ma'ari et Khayyâm» coécrit par Fardin Shirvâni et Hassan Shâyegân et publié dans le numéro 74-75 de *Roudaki* (revue consacrée à l'art et la littérature publiée en langue persane à Téhéran) et qui est l'objet de notre critique. Dans cette critique, nous avons aussi, au travers d'une étude documentée, déterminé quelques quatrains authentiques. Mais avant d'aborder ce sujet, nous donnons une brève biographie des deux protagonistes de l'étude, 'Ala et Khayyâm.

La biographie d'Abul'Ala et Khayyâm

Abul 'Ala al-Ma'ari (363/979-449/1058) naquit à M'errât al-N'uman au sud d'Alep. «Devenu aveugle à quatre ans à la suite d'une variole, il fit ses études à Alep, Tripoli et Antioche. De retour dans sa ville natale, il devint très vite célèbre, en particulier en

poésie. Sa gloire était immense, à tel point que les admirateurs se pressaient à M'errât pour le voir et connaître son avis sur des points de philosophie, de grammaire ou de poésie»[1].

De ce poète, il nous reste un recueil de poésie intitulé *Lozoum ma lam yalzam* (La nécessité inutile), ou *Lozoumyât* (Les nécessités) , un livre, la *Risâlat al-Ghufrân* (L'Épître du Pardon), dans laquelle le poète visite le paradis et rencontre ses prédécesseurs, poètes hérétiques, et enfin *Al-Fosoul wa al-Ghâyât* (Paragraphes et périodes), ouvrage en prose rimée, où l'on a cru voir une imitation du Coran.

Omar Khayyâm naquit à Neyshâbour, une ville de Khorâssân. Il suivit des études en théologie, philosophie et mathématiques. Grâce à sa connaissance religieuse, il devint imâm (guide spirituel) de sa ville natale.

En 1074, il est invité par le sultan seldjoukide Malekshâh à Ispahan afin de superviser le travail d'un groupe de savants pour la réforme du calendrier solaire. De ce grand savant, il nous reste trois traités philosophiques et trois traités mathématiques. Il avait également composé une dizaine de quatrains qui se trouvent dans des sources anciennes proches de l'époque du philosophe. Malheureusement, le nombre de ceux-ci n'a cessé d'augmenter au fil des siècles. Par ailleurs, à cause de ces quatrains faussement attribués à Khayyâm, certains ne veulent voir en lui qu'un sceptique attaché aux joies éphémères de l'existence, alors que ses contemporains le considéraient comme un sage et un homme de Dieu[2].

Critique de l'article

Demain la vérité apparaitra aux yeux de tous.

Ô honte au voyageur qui agit pour les galeries

(Hâfiz)

Revenons maintenant à l'article de MM. Shirvâni et Shaygân. Les auteurs de cet article, non seulement n'ont pas respecté la méthode scientifique dans leur critique des œuvres et de la pensée de ces deux penseurs de l'islam, mais avancent avec leurs propres préjugés dans le but de salir leur mémoire. En effet, ils s'efforcent, par une interprétation incorrecte et falsifiée de certains vers du recueil *Lozoumyât* et en se référant à certains quatrains vulgaires attribués à tort à Khayyâm, de présenter ces deux poètes comme des hérétiques.

> Ce travail en devient d'autant plus ardu lorsque l'on a affaire à des penseurs qui, de leur temps, furent accusés de mécréance et de paganisme. Dans ce cas de figure, en plus d'une connaissance parfaite de la situation sociopolitique de leurs époques, il est impératif d'étudier et d'analyser point par point et en détail tous les ouvrages écrits à leur sujet ainsi que leurs propres écrits et poèmes, et réunir toutes les opinions divergentes pour pouvoir ensuite trancher en connaissance de cause, en écartant préjugé et influence personnelle.

Une personne saine d'esprit peut-elle réellement admettre l'accusation de paganisme lorsqu'il s'agit de ce même Abul-'Alâ, dont Nasser Khosrô disait qu'il jeunait tous les jours et priait toutes les nuits (*sa'em ol-dahr wa gha'em ol-leyl*) et de ce Khayyâm que ces



contemporains considéraient comme «Sheikh-ola-Imâm de Khorâssân», c'est-à-dire "le guide spirituel de Khorâssân"?

Devenu aveugle à quatre ans à la suite d'une variole, il fit ses études à Alep, Tripoli et Antioche. De retour dans sa ville natale, Abul 'Ala al-Ma'âri devint très vite célèbre, en particulier en poésie. Sa gloire était immense, à tel point que les admirateurs se pressaient à M'errât pour le voir et connaître son avis sur des points de philosophie, de grammaire ou de poésie.

Nous allons donc tenter, dans ce qui suit, de démontrer l'absence totale de fondement de ces accusations.

1- Les auteurs, après avoir évoqué le voyage d'Abul-'Alâ à Alep, rappellent que «Alep est ce même endroit où Sa'di échoua dans son amour et son mariage, mais le jeune al-Ma'ari, qui était plus sage que Sa'di, ne s'engagea pas dans le mariage jusqu'à la fin de sa vie».



▲ *Abul'Alâ al-Ma'âri*

Ce que les auteurs entendent par «l'amour et le mariage» de Sa'di ne peut être autre chose que son mariage arrangé et imposé avec la fille d'un commerçant d'Alep qui est raconté en détail dans le *Golestân*. Contrairement à ce que prétendent les auteurs, il n'y avait pas trace d'amour dans ce mariage, et c'est bien là la raison de son échec. D'un autre côté, il n'est pas clair en quoi les auteurs de l'article considèrent que ne pas se marier est une preuve de sagesse.

2- En faisant allusion à l'aversion éprouvée par Abul-'Alâ à l'égard des disputes religieuses, les auteurs ajoutent: «Si l'on peut croire Nâsser Khosrô, Abul-'Alâ compila et rédigea l'imposant recueil de *Al-Fossûl wa-l-Qâyât* en opposition au Coran». Apparemment ceux-ci, comme toutes les personnes incapables de comprendre les paroles d'Abul-'Alâ, n'ont guère fait attention à ce qu'écrivait Nasser Khosrô et l'ont interprété dans un sens diamétralement opposé. Car en réalité, Nâsser Khosrô l'Ismaélite écrit dans son *Safarnâmeh* (Livre de voyage) que comme la plupart des gens ne comprenaient pas le livre *Al-Fossoul wa-l-Ghâyât*, ils s'imaginaient qu'il avait été écrit contre le Coran et accusaient Abul-'Alâ de cela, alors que la vérité était toute autre. Voici ce qu'écrit exactement Nâsser Khosrô: «Et il a fait un livre, qu'il a nommé *Al-Fossoul wa-l-Ghâyât*, et il y dit des paroles énigmatiques et des histoires en mots éloquents et étranges, que les gens ne comprennent pas sauf une infime partie et même ceux à qui il le lit (c'est-à-dire que même ceux qui lisent le livre auprès d'Abul-'Alâ lui-même n'en comprennent pas toutes les énigmes); de sorte qu'on l'accusa d'avoir écrit ce livre en opposition au Coran»[3]. En

vérité, comment Abul-'Alâ, qui avait lui-même fait des remontrance dans son livre *Rissâlat-ol-Ghofrân* à l'égard de Ibn-Râvandi pour avoir écrit un livre contre le Coran, pouvait-il lui-même en faire autant?

3- Selon les auteurs de cet article, dans *Al-Fossûl wa-l-Qâyât*, Abul-'Alâ jure avec une magnifique éloquence par «le cheval», «les étoiles» ou «la nuit», et exprime ainsi son opinion en vers:

اثنان اهل الأرض ذو عقل بلا
دين و آخر دیّن لا عقل له

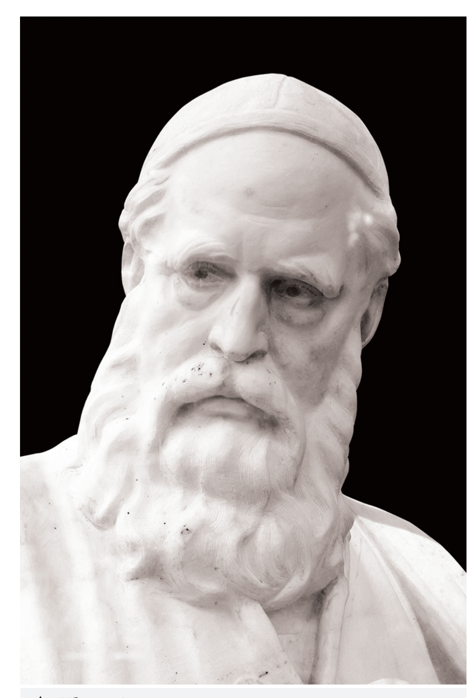
«*Les gens de ce monde sont de deux sortes: ceux qui ont l'intelligence sans la foi,*

et ceux qui ont la foi sans l'intelligence».

Cette soi-disant preuve dont se prévalent les auteurs ne provient absolument pas d'*Al-Fossûl wa-l-Qâyât*, mais est en fait tirée du recueil de poèmes *Lozoum mâ lâ yolzam,* qui est un ouvrage indépendant. En effet, au vu des documents historiques, ils estiment que la tradition de la concurrence avec le Coran passe par la rédaction d'un ouvrage imitant son style, qui n'est ni prose ni vers, et non un recueil de poèmes. C'est d'ailleurs justement pour sa ressemblance avec le style coranique que le livre *Al-Fossoul wa-l-Qâyât* d'Abul-'Alâ a suscité l'illusion qu'il cherchait à concurrencer le Coran.

Afin de mieux éclairer le lecteur, voyons maintenant un passage du livre en question afin d'une part, d'exposer le style particulier de l'ouvrage, et d'autre part, de montrer qu'on n'y peut trouver nulle trace de paganisme et de mécréance:

"أقسم بخالق الخيل و العيس الواجفة بالرحيل. تطلب مواطن حليل و الريح الهابة باليل بين الشرط و مطلع



▲ *Khayyâm*

Les auteurs de cet article, non seulement n'ont pas respecté la méthode scientifique dans leur critique des œuvres et de la pensée de ces deux penseurs de l'islam, mais avancent avec leurs propres préjugés dans le but de salir leur mémoire. En effet, ils s'efforcent, par une interprétation incorrecte et falsifiée de certains vers du recueil *Lozoumyât* et en se référant à certains quatrains vulgaires attribués à tort à Khayyâm, de présenter ces deux poètes comme des hérétiques.

ان الكافر اطويل الويل و ان العمل لمكفوف الذيل.
سهيل.
شعر النابغة و هذيل و غنا الطائر على الغيل شهاده
بالعظمة لمقيم الميل. فانعش سائلک بالنیل ولیکن
بغير هيل و اياک و مدارج السيلو عليک التوبة من
لفظک
قبيل" 4

«Je jure par le Créateur des chevaux et des chameaux qui se hâtent vers le but, et par la brise qui souffle de l'apparition de la première étoile de la nuit jusqu'à l'éclat de l'Etoile du Berger, que les mécréants sont pour toujours en Enfer, et qu'en vérité, les bonnes actions éloignent les difficultés. Le poème d'Al-Nabigha[5] *et le gazouillement de l'oiseau sur les berges du ruisseau sont les louanges du Seigneur Juste Eternel. Satisfais sa demande à celui qui te réclame et évite les paroles irréfléchies.*



▲ *Tombeau de Khayyâm par Jay Hambidge (1911)*

Ne te repose pas dans le lit de la crue et repens-toi avant que ta fin n'arrive.»

Ainsi, comme nous pouvons le constater, ces mots non seulement n'exprime aucun signe de mécréance de la part d'Abul-'Alâ, mais au contraire sont une preuve éclatante de sa foi en Dieu.

4- Il est écrit dans l'article en question: «Si nous voulions énumérer tous ses poèmes impies et antireligieux, nous serions d'abord saisis de terreur puis nous nous demanderions avec stupéfactions comment il a pu survivre dans le monde musulman, avec l'esprit de fanatisme qui dominait à l'époque.» En fait, si Abul-'Alâ n'a jamais été condamné dans le monde musulman, c'est bien parce qu'il n'a commis aucun crime et n'a jamais exprimé aucune parole pouvant permettre de l'accuser de mécréance ou d'apostasie. Si l'on en croit ses contemporains ainsi que ses propres œuvres, non seulement il était un pieux musulman, mais il était également très attentionné à l'égard des indigents, et leur sacrifia même sa fortune alors qu'il vivait lui-même tel un ermite. Cependant, comme il était aveugle, il souffrait sans nul doute de ce monde d'obscurité dans lequel il était plongé et parfois il arriva que, de lassitude et de désespoir, il se prit à maudire la terre entière. Cependant une fois revenu à lui-même il composait des poèmes inspirés de sa foi profonde:

اقرّ بأنّ ربًا قديرا

و لا ألقى بدائعه بجهد

«J'atteste qu'il m'est un puissant Créateur, et je ne nie pas les beautés de Sa création.»

Ou:

فلا تترکنّ ورعا فی الحیاة

واد لربّک المفترض

«N'abandonne pas la piété dans ta vie, et accomplis les devoirs de ton Seigneur.»

Abul-'Alâ a également composé de nombreux poèmes élégiaques pour le Prophète de l'islam, ou traitant du Jugement Dernier, qui en disent long sur ses profondes convictions religieuses. Pouvons-nous donc nous permettre de traiter d'hérésie un homme aussi éclairé et pieux sur la base unique de quelques vers pessimistes écrits sous le coup du désespoir et de la douleur causés par sa cécité?

Et là, les auteurs proposent cette réponse à la question qu'ils ont eux-mêmes soulevée juste avant: «L'Arabe ne pardonnait ni à sa femme, ni à son cheval et il fouettait les deux, mais il fermait les yeux sur les crimes des poètes.» Cette affirmation infondée ne s'applique même pas aux poètes de l'ère antéislamique, et à plus forte raison à ceux d'après l'islam, alors que le Coran et le Prophète avaient critiqué les poètes licencieux et immoraux. Et pourtant, l'histoire du monde arabe montre clairement que, contrairement à ce que prétendent les auteurs, les poètes n'avaient aucune immunité et nombre d'entre eux furent l'objet d'accusations et maltraités.

Citons par exemple Turfat ibn Al-'Abd, poète de l'époque antéislamique qui fut emprisonné puis exécuté pour avoir insulté 'Amrow ibn Hind, roi de Hireh. Abu Mohdjen Saqafi, poète du temps de l'islam, fut emprisonné de nombreuses fois et exilé pour ivrognerie à l'époque du califat d'Omar. Abdul Rahmân Jumahi fut emprisonné pour avoir injurié le calife Othmân et l'avoir ridiculisé dans ses poèmes. Yazid ibn Mafragh fut emprisonné et torturé pour le seul motif de s'être moqué des Omeyyades. Kumaît al-Assadi fut assassiné à cause des poèmes à caractère politique qu'il rédigea contre les dirigeants Omeyyades, et bien d'autres poètes encore dont nous ne pouvons pas citer tous les noms, faute de place.[6]

> Nombreux furent dans l'histoire les philosophes et les poètes croyants, accusés à tort de mécréance et de paganisme pour le seul motif d'avoir osé se soulever contre quelque tyran ou d'avoir contesté telle ou telle pensée superstitieuse.

5- Après une rapide biographie de al-Ma'ari, les auteurs de l'article passent au grand poète et mathématicien Khayyâm avec le but affirmé de comparer les points de vue communs à ces deux poètes et penseurs. Par exemple, en s'appuyant sur l'aversion de al-Ma'ari pour le mariage, ils s'imaginent que Khayyâm aussi partageait ce sentiment et écrivent:

«Le sage de Neyshâbour suivit la voie des philosophes et n'accepta pas le mariage, et lorsque l'on dit que l'imâm Muhammad Baghdâdi était le gendre de Khayyâm, nous pouvons affirmer avec une quasi-certitude qu'il n'épousa pas la fille, mais bien la sœur de Khayyâm.» Contrairement à l'opinion des auteurs, Khayyâm se maria bel et bien et Muhammad al-Baghdâdi ne fut pas l'époux de sa sœur mais celui de sa fille, car Beyhaghi écrivit dans sa biographie de Khayyâm:

"و حکی ختنه الامام محمد البغدادی..."

C'est-à-dire: «Et il m'a été raconté par son gendre l'imâm Muhammad al-Baghdâdi…» Car le mot ختن en arabe désigne le mari de la fille d'une personne. Et si Muhammad Baghdâdi

était le mari de la sœur de Khayyâm, Beyhaghi aurait employé le terme صهر à la place de ختن. Mis à part Beyhaghi, Rashid Watwât aussi présente l'imâm Muhammad Baghdâdi comme le ختن ou «gendre» de Khayyâm, et en aucun cas comme l'époux de sa sœur. Dans une lettre adressée à Baghdâdi, il écrit: "كتاب الى الامام محمد البغدادي ختن الامام عمر خيامي النيشابوری"

Les auteurs estiment que Khayyâm n'était guère en bons termes avec le soufisme et ne jurait que par la logique, et ils affirment que «jamais il n'abandonna la science rationnelle pour les révélations mystiques». Ceci alors que l'ouvrage philosophique de Khayyâm intitulé *'Elm Kolliyât* va à l'encontre de cette affirmation, puisque Khayyâm y présente la méthode soufie basée sur l'inspiration spirituelle et les états mystiques comme étant la meilleure façon d'accéder à la connaissance divine.

6- Un autre argument sur lequel s'appuient les auteurs de l'article pour prouver le célibat de Khayyâm consiste à faire référence aux dires de Yâr Ahmad Tabrizi. Ils écrivent: «Même Yâr Ahmad Tabrizi, écrivain de l'époque safavide qui, malgré son ignorance, avait néanmoins sûrement accès à certaines sources, écrit clairement qu'il ne reste aucun descendant ni héritage de Khayyâm, mis à part son message, ses poèmes et ses livres.» La question que l'on est en droit de se poser maintenant est le niveau de pertinence que l'on peut accorder à une source qu'on a nous-mêmes déclaré non-fiable.

D'autant plus qu'il existe des sources qui vont à l'encontre de ce que prétend Yâr Ahmad Tabrizi, comme par exemple Dowlatshâh Samarcandi qui, dans *Tazkerat-ol-sho'arâ* et dans la biographie de Shahfour ibn Muhammad Ashhari Nishabouri, écrit:

«La lignée de Shahfour remonte au sage Omar Khayyâm».[7]

7- Les auteurs estiment que Khayyâm n'était guère en bons termes avec le soufisme et ne jurait que par la logique, et ils affirment que «jamais il n'abandonna la science rationnelle pour les révélations mystiques». Ceci alors que l'ouvrage philosophique de Khayyâm intitulé *'Elm Kolliyât* va à l'encontre de cette affirmation, puisque Khayyâm y présente la méthode soufie basée sur l'inspiration spirituelle et les états mystiques comme étant la meilleure façon d'accéder à la connaissance divine et la préfère même aux méthodes des philosophes et des Ismaélites.

8- Mais ce qui frappe le plus dans l'article de ces deux auteurs, ce sont les contradictions. D'une part, en s'appuyant sur certains poèmes en arabe et un quatrain en persan de Khayyâm, ils le présentent comme quelqu'un de frugal et d'ascétique, sachant se contenter d'une moitié de pain pour assurer sa subsistance quotidienne. D'un autre côté, ils écrivent:

«Contrairement à Abul-'Alâ al-Ma'ari, Khayyâm n'était pas végétarien et était même très porté sur la bonne chère:

گر دست دهد ز مغز گندم نانی
وز می دو منی، ز گوسفندی نانی
با لاله رخی نشسته در بستانی
عیشی بودآن نه حد هر سلطانی

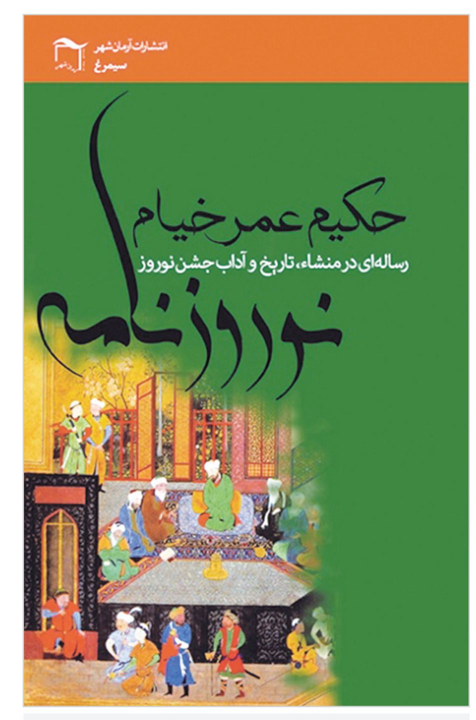
Si j'avais en ma main un pain de fleur de froment,
Un gigot de mouton, deux mesures de vin ...

Puis s'installer avec une belle dans un jardin lourd de parfum
Voilà le plaisir que ne peut s'offrir nul souverain

Une lecture rapide du *Nowrouznâmeh* permet d'identifier tout un chapitre consacré aux arts de la table et aux festins iraniens qu'il considère comme une tradition. Il y loue même la générosité des califes abbassides qui tenaient à organiser des festins de gibiers, de boissons et de «délices multiples et parfumés.». Or, il a été démontré que cet ouvrage a été attribué à tort, dès sa rédaction et par un auteur encore inconnu, à Khayyâm, même si l'on ignore encore les raisons de cet acte.

Dans cet ouvrage, le vin est chanté et loué avec entrain, alors que depuis les plus anciens textes remontant à l'antiquité jusqu'aux écrits scientifiques contemporains, cette boisson a toujours été présentée comme étant l'une des causes de la misère humaine. A titre d'exemple, un texte très ancien en langue sogdienne à propos des boissons alcoolisées affirme ainsi: «Il est préférable pour un homme de boire du cuivre liquéfié plutôt que consommer une boisson alcoolisé, car celui-là le tue une fois, alors que celle-ci tue plusieurs fois»[8]. On sait que l'islam condamne la consommation de boisson alcoolisée. On trouve une semblable condamnation dans d'autres religions. Par exemple, dans «l'Inde védique et brahmanique, la consommation d'alcool est très généralement et très vigoureusement condamnée»[9].

Les livres et les traités qui ont été rédigés contre le vin et toutes les autres boissons alcoolisées sont trop nombreux pour être énumérés. Mais étant donné que l'auteur du *Nowrouznâmeh* cite le grand médecin iranien Mohammad ibn Zakaria Râzi (Rhazès), à l'origine de la découverte de l'alcool, comme étant l'un des chantres du vin, nous allons réfuter cette idée en nous référant tout simplement à un passage du livre *Al-Tebb al-Rouhâni* qui condamne sa consommation:



▲ *Couverture du lecture du* Nowrouznâmeh

«Le vin est la plus grande source de tentation diabolique et le plus grand ennemi de l'intellect, et cela parce qu'il renforce les deux natures de colère et de luxure, et augmente leur force au point qu'elles réclament avec force à l'individu d'accomplir tout ce qu'elles

À cause de ces quatrains faussement attribués à Khayyâm, certains ne veulent voir en lui qu'un sceptique attaché aux joies éphémères de l'existence, alors que ses contemporains le considéraient comme un sage et un homme de Dieu.

veulent, et il affaiblit la nature rationnelle et détruit ses forces au point qu'elle n'est plus en mesure de faire appel à la raison et à l'intelligence… et la nature de luxure prend les rênes en main avec tant de facilité que l'individu ne fait rien pour la retenir et ne s'en chagrine pas. Cela revient à perdre l'intelligence et tomber dans l'animalité; pour cette raison, il est obligatoire pour l'homme sage de s'en tenir à distance…»[10]

> Une lecture rapide du *Nowrouznâmeh* permet d'identifier tout un chapitre consacré aux arts de la table et aux festins iraniens qu'il considère comme une tradition. Il y loue même la générosité des califes abbassides qui tenaient à organiser des festins de gibiers, de boissons et de «délices multiples et parfumés.». Or, il a été démontré que cet ouvrage a été attribué à tort, dès sa rédaction et par un auteur encore inconnu, à Khayyâm.

9- Les auteurs s'étonnent ensuite des propos de Ali Dashti qui considère le *Nowrouznâmeh* comme étant l'œuvre d'un zoroastrien et écrivent: «Quel zoroastrien écrirait un traité dans lequel on trouverait tant de vers et de proverbes arabes?!» Comme si le fait d'être zoroastrien impliquait d'être ignorant de la langue et de la littérature arabe. Est-ce que Mahyâr Deylami n'est pas lui-même la réfutation vivante de ce propos? Alors qu'il était zoroastrien, il était très versé dans la langue arabe et acquit une grande renommée dans la poésie et la littérature arabes avant de se convertir à l'islam.

10- Encore une fois ils écrivent: «Passons sur le fait que le maître Malek al-Sho'arâ Bahâr, qui a beaucoup étudié et beaucoup écrit sur la stylistique, et Allâmeh Mohammad Ghazvini, maître confirmé et chercheur renommé, et enfin le maître Mojtabâ Minavi, grand érudit contemporain, considèrent tous trois le *Nowrouznâmeh* comme une œuvre authentique de Khayyâm». Ainsi donc, si ces soi-disant maîtres et érudits considèrent que cet ouvrage est de Khayyâm malgré le fait que son contenu ne concorde pas avec la pensée et l'idéologie de Khayyâm, nous devrions suivre aveuglement leur opinion?

11- En citant quelques quatrains frivoles attribués à Khayyâm, les auteurs ont présenté aussi bien Khayyâm que al-Ma'ari comme des hérétiques et des nihilistes et ont écrit: «Al-Ma'ari vivait en ascète et ne buvait pas de vin, mais Khayyâm était tout l'opposé». Puis ils poursuivent en ces termes: «Nous avons déjà vu la question du vin dans le *Nowrouznâmeh* et ces pages brillantes témoignent d'une chose: Rien n'est plus bénéfique au corps de l'homme que le vin, surtout un bon vin amer et pur qui emporte la tristesse et réjouit le cœur. Et c'est l'amphore qui est sa confidente:

لب بر لب کوزه بردم از غایت آز
تا زو طلبم واسطه عمر دراز
لب بر لب من نهاد و می گفت به راز
می خور که بدین جهان نمی آیی باز

Assoiffé, j'ai posé mes lèvres sur celles de la jarre
Pour y trouver le secret d'une longue vie
Elle posa ses lèvres contre les miennes et le vin me confia
Bois du vin car en ce monde point tu ne reviendras

En se référant à ces pages du

76

Nowrouznâmeh qui parlent du vin, les auteurs dévoilent d'eux-mêmes les raisons mystérieuses qui poussent certaines personnes à autant insister pour attribuer ce traité à Khayyâm. Car ceux qui propagèrent ces quatrains frivoles en les attribuant à Khayyâm et de même, s'évertuèrent à lui faire endosser la paternité du *Nowrouznâmeh* n'ont pas agi sans réfléchir; ils n'ont pas pris de risques et ont soigneusement évité de mettre le doigt sur le point le plus important. Mais lorsque l'on considère pourquoi ils invoquent le *Nowrouznâmeh* et la raison pour laquelle ils l'attribuent à Khayyâm, on réalise soudain que les ennemis de l'Islam aussi ont aimé ce chapitre sur le vin dans le *Nowrouznâmeh* et ces quatrains malsains et c'est pourquoi ils n'ont pas ménagé leurs efforts en vue de les attribuer à Khayyâm. Cependant, pour des raisons évidentes, il fallait qu'ils trouvent d'autres moyens de diffuser et promouvoir ces quatrains et ce livre. Mais nous nous devons de rappeler à ces auteurs que leurs efforts sont vains car il a été prouvé que ni ce *Nowrouznâmeh* ni ces quelques quatrains apocryphes ne sont issus du talent du grand sage de Neyshâbour.

Par conséquent, il n'est pas admissible «que ce grand homme soit, par bêtise ou ignorance, et du fait de courants politiques occultes, présenté comme un ivrogne et un vagabond afin de satisfaire les désirs d'éléments étrangers qui, par la ruse, veulent trainer dans la boue tout ce qui est saint à nos yeux. Nous ne devons pas permettre qu'il soit déchu de sa position dans les domaines des sciences, de la philosophie et de l'astronomie, et que les lieux de débauche et de perditions souillés par le vin se prévalent de son nom».[11]

Ils n'étaient pas hérétiques (Réponse aux objections)

زاغ چون شرم ندارد که نهد پا بر گل
بلبلان را سزد ار دامن خاری گیرند

Comme la pie n'ayant nulle honte de piétiner la Rose
Les rossignols n'ont-ils d'autre choix que de s'attacher aux épines?
(Hafiz)

Monsieur le rédacteur en chef de la revue *Roudaki*,

Il y a tout lieu de se réjouir que vous ayez consacré quelques pages de la revue *Roudaki* à la critique scientifique et la discussion libre, et nous espérons sincèrement que cette belle façon de faire se maintiendra à l'avenir et que les responsables d'autres revues prennent exemple sur vous afin d'ouvrir la voie à toute discussion et critique intellectuelle. Car comme vous l'avez écrit: «Toute discussion saine et dénuée de motifs personnels qui soit basée sur la connaissance et les convictions permet d'éclairer des aspects flous ou obscurs des questions soulevées, et constitue en soi quelque chose de positif».

> Ce qui frappe le plus dans l'article de ces deux auteurs, ce sont les contradictions. D'une part, en s'appuyant sur certains poèmes en arabe et un quatrain en persan de Khayyâm, ils le présentent comme quelqu'un de frugal et d'ascétique, sachant se contenter d'une moitié de pain pour assurer sa subsistance quotidienne. D'un autre côté, ils écrivent: «Contrairement à Abul-'Alâ al-Ma'ari, Khayyâm n'était pas végétarien et était même très porté sur la bonne chère.

De plus, la critique dans les domaines de la science, de la littérature, de l'art et de la philosophie, si elle est fondée sur la connaissance et l'équité, joue un rôle essentiel dans l'éclosion et la fructification des talents. On sait que la valeur d'un écrivain se mesure à la puissance de sa critique, au point que ses cris et ses avertissements peuvent régulièrement sauver la société de la torpeur et la stagnation.

Qui peut nier l'influence de critiques tels qu'Aristote, Boileau, Sainte-Beuve, Chernifsky, Belinski et des dizaines d'autres sur l'évolution de la littérature européenne? Ceux qui connaissent l'histoire des sciences savent très bien que la révolution scientifique commença lorsque certains savants à l'esprit acéré se permirent de critiquer la vision aristotélicienne du monde.

Mais nous devons reconnaître qu'en l'absence de critiques talentueux, nous autres Iraniens, malgré notre culture si riche, sommes engagés dans la stagnation et la régression et nous ne faisons qu'imiter péniblement les travaux et les sujets des autres sans douter un seul instant de la véridicité de ces œuvres.

Jusqu'à quand doit durer cet état des choses? Combien de temps encore ferons nous le choix de l'immobilisme, et au lieu de déchirer les toiles d'araignée qui encombrent notre esprit et s'ouvrir à de nouveaux horizons, nous resterons ainsi inconscients et somnolents?

On dirait que ces mots de Mowlawi s'adressent à nous:

خموشید، خموشید خموشی دم مرگ است
هم اززندگیست اینک ز خاموش نفیرید

یکی تیشه بگیرید پی حفره زندان
چو زندان بشکستید همه شاه و امیرید

«Vous êtes silencieux, silencieux
Alors que le silence est le commencement de la mort
Si l'on tâche toujours de s'éloigner du silence c'est parce qu'on aime vivre
Frappez donc à coups de piolet les murs de votre prison
Lorsque la prison sera terminée, vous serez tous rois et princes.»

C'est justement notre silence et notre immobilisme qui a malheureusement laissé le champ libre à certains qui, en usant de contrefaçon et d'autres ruses, détournent nos célébrités littéraires et philosophiques et tentent d'en donner une image déformée et mensongère. Et si alors quelqu'un ose critiquer de tels articles, trie le grain de l'ivraie et sépare le blé de la balle avec minutie, on lui répond par insultes et injures. ■

---

1. René R. Khawam, *La poésie arabe des origines à nos jours*, Paris, 1967.
2. Pour plus d'informations sur la vie de Khayyâm, voir J. A. Chavoshi & R. Alain, «La biographie d'Omar Khayyâm et son thème astrologique», *Farhang,* vol.18 (2005), No. 53&54 pp. 319-327.
3. Nasser Khosrô Ghobâdyâni, *Safarnâmeh*, texte établi par Nâder Vazinpour, Téhéran, 1350 de l'Hégire (1972), p.14.
4. Abul- Ala Al-Maarri*, Al-Fossoul wa-l-Qâyât,* Vol. 1, Beyrut, 1938, pp. 253-254.
5. Al-Nâbigha al-Dhubiyâni; de son vrai nom Ziyad ibn Muawiyah; c.'3f535 – c.'3f604.
6. Pour des informations complémentaires sur ce sujet, voir Abdul-Aziz Al-Halafi, «Les poètes prisonniers» traduit en persan par M. H. Saket, *Vahid*, Vol.7, No. 6, pp. 739-750.
7. Dowlatshâh Samarcandi, *Tazkerat-ol-sho'arâ*, Téhéran, 1338 de l'Hégire (1959), p. 105.
8. Zohreh Zarshenâs, «Un fragment en langue sogdienne sur la condamnation de l'ivrognerie», *Farhang,* Vol. 6, 1991, p. 235.
9. Charles Malamoud, «La soma et sa contrepartie», dans *Le ferment divin,* Paris, 1991, p. 21.
10. Râzi, *La Médecine Spirituelle* (en arabe), texte établi par Mehdi Mohaghegh, Téhéran, 1999, p. 73.
11. Mohammad Djenâb Zâdeh, «Khayyâm et les diffamations à son égard» inclus dans l'ouvrage *Estefâdeh daneshmandân Maghreb zamin az djabr va maghâleh Khayyâm* (L'exploitation des scientifiques de l'Occident du déterminisme et de l'article de Khayyâm), docteur Djalâl Mostafawi, Téhéran, 1339 de l'Hégire (1960), p. 136.

Alu le chat

Gaëtan Sortet & Khalid El-Morabethi

Alu mon chat voudrait manger mes bras, mon chat trouve que c'est normal, Alu n'est pas comme les autres chats mangeurs de souris, il trouve que c'est tout à fait normal de manger mes bras, c'est logique.

Je m'appelle Marc-Pierre Janssens. Je suis savant et fou à la fois. Je cumule. Comme je suis fou, je pourrais dire que je fais des cumulets. Comme je suis savant, je précise que cumulet est un belgicisme qui veut dire «roulade» ou «galipette». La précision est de rigueur.

Alu mon chat voudrait prendre ma tête. Depuis sa naissance, il m'imaginait sans tête, c'est logique. Moi sans tête - chat heureux, moi avec tête - chat triste.

J'aime les femmes libres et faciles. Libres car la liberté rend belle toute femme qui la porte en elle. Et faciles pris ici dans le sens de faciles à vivre car comme a dit Boris Vian… On n'est pas là pour se faire engueuler. Tu en penses quoi, toi?

Alu mon chat voudrait brûler mes livres qui disent que les chats sont violents, Alu mon chat est très gentil, il n'est pas violent sauf si je le regarde dans les yeux, il n'aime pas mes yeux, c'est logique.

Je suis un fervent adepte du merci matinal et du merci vespéral. Dire merci pour la journée qui s'annonce. Et dire merci pour la journée qui vient de se passer. Merci. Merci. Merci. Vespéral est un adjectif qui signifie «qui a rapport au soir». La précision est de rigueur.

Alu mon chat voudrait manger ma langue, il me trouve horrible quand je parle, donc, moi sans langue – chat heureux, moi avec langue – chat triste. C'est logique.

Je parle le langage du cœur, des enfants et des dieux. Je parle le langage du cœur, des enfants et des dieux. Je parle le langage du cœur, des enfants et des dieux. Tu en penses quoi, toi?

Alu mon chat voudrait cacher mon cœur dans une armoire, il ne supporte pas les battements, c'est sans sens, aucune logique et il n'y a pas de rythme, moi avec cœur - chat en colère, moi sans cœur - chat en paix. C'est logique.

Un jour, je suis parti en voyage à Sofia et j'y ai rencontré un elfe (c'est pour cela que l'on dit que je suis fou) drôle et empli de sagesse qui m'a raconté des blagues grivoises et emplies de sagesse. Sofia signifie en grec ancien «sagesse». La précision est de rigueur.

Alu mon chat voudrait me faire souffrir, il n'aime absolument pas que j'appelle au secours, c'est logique, il faut que je souffre, il faut que mon chat soit heureux.

Je pense qu'une étoile qui explique les règles de l'Amour (faut-il des règles en Amour?) à un calamar amoureux d'une aventurière ayant le pied marin est un fait réel (c'est pour cela que l'on dit que je suis fou). Tu en penses quoi, toi?

Alu mon chat voudrait me mordre dans le cou, ou il faut que quelqu'un morde quelqu'un,

c'est facile. C'est la logique.

Un autre jour, j'ai rencontré, à la tombée de la nuit, dans un champ de tournesols en fleur, un Alien luminescent (c'est pour cela que l'on dit que je suis fou) qui m'a révélé les sept lois du bonheur sur terre. Depuis, je suis savant. Je suis fou. Et je suis heureux. C'est logique.

Alu mon chat voudrait vivre une histoire belle, il voudrait toucher le ciel, faut-il toucher le ciel. Tu en penses quoi, toi?

Je pense qu'Alu doit toucher le ciel. Il faut toujours toucher le ciel dès que l'on en a l'occasion. Alu… Touche le ciel… Touche!

Alu mon chat voudrait brûler mes sentiments, le ciel n'est pas important, il est tout le temps présent, donc Alu prendra son temps de chat pour brûler mes sentiments, il ne supporte pas les vibrations de mes sentiments, c'est facile, c'est la logique, sentiments brûlés – chat heureux, sentiments présents – chat triste. C'est logique.

Je pense aussi que la logique est différente suivant que l'on soit un savant, que l'on soit fou ou que l'on soit heureux. Moi, je suis un savant fou heureux. Comme je l'ai dit plus haut, je cumule. Donc, ma logique est différente mais est identique en même temps. C'est logique.

Alu mon chat fait des rêves, il note ce qu'il rêve, il me les raconte, j'écoute, il a l'habitude, j'ai l'habitude d'écouter.

Je rêve aussi. Je rêve. Je rêve que je suis un savant. Je rêve que je suis fou. Je rêve que je suis heureux. Je rêve donc, je suis. La précision est de rigueur.

Alu mon chat pense, il note ce qu'il pense sur mon ventre, il ne faut surtout pas que je bouge, Alu aime ses pensées et il faut qu'il les note sans aucune interruption. Chat heureux - chat pas triste. C'est logique.

Un jour, j'ai rêvé que j'étais un chat et que je voulais manger les bras de mon maître. Je voulais manger ses bras et je trouvais cela tout à fait normal. Oui, je trouvais cela tout à fait normal. Et je trouvais cela aussi tout à fait logique. La précision est de rigueur.

Alu mon chat aime grignoter les doigts plantés au-dessous de mon lit, il ne faut surtout pas que je le dérange, j'aime mon chat. Oui j'aime mon chat, c'est logique, tu en penses quoi, toi?

Je pense qu'il est doux d'être aimé. Je pense que je suis un chat. Et je pense que c'est bon de manger des doigts plantés au-dessous d'un lit.

LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE

LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE, LA GRANDE LOGIQUE

LA GRANDE LOGIQUE, ALU LE CHAT LA GRANDE LOGIQUE,

LA GRANDE LOGIQUE, ALU LE CHAT LA GRANDE LOGIQUE,

LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE,

LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE, LA GRANDE FOLIE,

LA GRANDE FOLIE, ALU LE CHAT LA GRANDE FOLIE,

LA GRANDE FOLIE, ALU LE CHAT LA GRANDE FOLIE. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال
- **1 an 50 000 tomans**
- **6 mois 25 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) موسسه

Nom نام خانوادگی Prénom نام

Adresse آدرس

Boîte postale صندوق پستی Code postal کدپستی

E-mail پست الکترونیکی Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۱/۳۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۲/۶۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- **1 an 260 000 tomans**
- **6 mois 130 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Les plus anciens moulins à vent au village de Nashtifân situé à Khâf, province du Khorâssân



رُوو دو
تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۴۴، آبان ۱۳۹۶، سال دوازدهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir